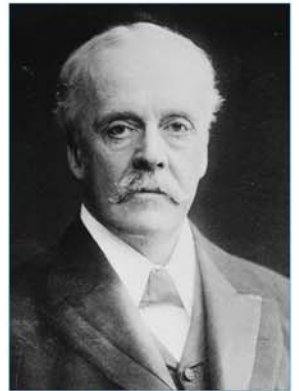




Oser le judaïsme pour l'avenir

Par Joël Mergui



Balfour : une déclaration qui a cent ans



JUIFS ET MUSULMANS MAGHRÉBINS EN FRANCE

par Dominique Schnapper

LE BETH DIN DE PARIS



LE BETH DIN DE PARIS ASSURE

Un abattage rituel strictement conforme à la loi juive

Les Chohatim et Bodekim du Consistoire assurent la parfaite conformité d'une viande
STRICTEMENT CACHERE.

GLATT & HALAK BETH-YOSSEF

LE BETH DIN DE PARIS

c'est le plus grand réseau de distribution de produits *caché*
étendu et proche de chez vous :

345 MAGASINS CACHER : boucheries, traiteurs, boulangeries, pâtisseries ...

LE BETH DIN DE PARIS

fournit une liste de produits autorisés riche et diversifiée :

3000 PRODUITS AUTORISÉS OU RÉFÉRENCÉS
« *caché* » et « *caché lé-Pessah'* » par le Consistoire.

10 000 PRODUITS CERTIFIÉS.

VOUS VOULEZ

un Tribunal rabbinique dont l'autorité soit incontestable.

Les décisions halakhiques et les actes religieux du Beth-Din de Paris sont respectés
en Israël et dans le monde entier.

EXIGEZ LE

LABEL BETH DIN

Une véritable référence religieuse
du judaïsme européen.

INFORMATIONS BETH-DIN DE PARIS

Tél : 01.40.82.26.18 - www.consistoire.org

Un service du Consistoire



INFORMATION
Juive
LE JOURNAL DES COMMUNAUTÉS

17, rue Saint-Georges
75009 Paris

Rédaction :
01 48 74 34 17
Administration :
01 40 82 26 82
Fax : 01 48 74 41 97
infoj@consistoire.org

Fondateur : Jacques Lazarus (1916-2014)

Directeur de la publication : Victor Malka

Comité éditorial :
Michel Gurfinkiel, Pascal Karsenti,
Elie Korchia, Philippe Meyer, Sabine Roitman.

Administration :
Jessica Sebban
Maquette : Mike Cohen
Régie publicitaire :
Média 5 - Tél. : 06 60 43 08 14
Photographies :
Erez Lichtfeld, Alain Azria.

Edité par S.a.r.l. Information Juive
le journal des communautés
au capital de 304,90 €

Durée de la société : 99 ans

Commission paritaire des journaux
et publications : 0708K83580

Dépôt légal n° 2270. N°ISSN : 1282-7363

Impression :
Imprimerie Sprenger (68)

Les textes de publicité sont rédigés
sous la responsabilité des annonceurs
et n'engagent pas Information juive.

Abonnement annuel : 33 €
Abonnement de soutien : 46 €
Abonnement expédition avion : 41 €

ABONNEMENT EN LIGNE SUR
WWW.INFORMATIONJUIVE.FR

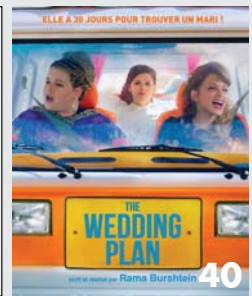
Les manuscrits non retenus ne sont pas renvoyés.

Retrouvez Information juive sur le net

Articles - Dernières nouvelles
Anciens numéros - Débats

RESTEZ CONNECTÉS
www.informationjuive.fr

Abonnez-vous en ligne
en toute sécurité



INTERVIEW

5- Oser le judaïsme pour l'avenir

Par Joël Mergui

JUDAÏSME FRANÇAIS

8- Lettres à la source de vie

ACTUALITÉ

11- De la démocratie en France l'Histoire

Par Dominique Schnapper

HISTOIRE

15- La déclaration Balfour cent ans après

Par Nathan Weinstock

CHRONIQUE

19- Les bourreaux sont toujours les victimes

Par Guy Konopnicki

ACIP

22 à 26- La vie du Consistoire

HASSIDISME

27- Ainsi parlait Nahman de Braslaw

JUDAÏSME

29- La grammaire hébraïque et sa vocation

Par le rabbin Jacky Milewski

PHILOSOPHIE

30- Spinoza, poème de la pensée

Par Anne Mounic

LIVRES

32- Comment peut-on être séfaraide ?

Par Albert Bensoussan

HÉBRAÏCA

35- L'esprit Israélien

Par V.M

LES LIVRES

36- Par Naïm Kattan

ANTISÉMITISME

37- Bagatelles pour écrivain

Par Ami Bouganim

CINÉMA

40- A Jérusalem, une femme en quête d'amour

Par Elie Korchia

41- VERBATIM

42- POST-SCRIPTUM

Par V.M



INFORMATION Juive

LE JOURNAL DES COMMUNAUTÉS



BULLETIN D'ABONNEMENT

M. Mme Mlle Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone : Email :

Abonnement (1 an, 11 parutions)

- France 33 €
- Etranger 41 €
- Abonnement de soutien 46 €

Ci-joint la somme de : € Chèque Bancaire

Date : Signature :



Tél. : 01 48 74 29 87 - Fax : 01 48 74 41 97
E-mail - infoj@consistoire.org

A retourner accompagné du règlement au journal :
Information Juive, 17 rue Saint-Georges - 75009 Paris

Abonnement en ligne : www.informationjuive.fr

Joël Mergui : oser le judaïsme pour l'avenir

Après l'élection de 13 nouveaux administrateurs en novembre dernier, Joël Mergui a été réélu, ce 8 janvier, Président du Consistoire de Paris à la quasi unanimité

des voix. A cette occasion il s'est entretenu avec Information juive sur l'actualité du Consistoire et la situation des juifs en France.

Information juive : Comment définiriez vous votre nouvelle équipe ?

Joël Mergui : Formidable, engagée, impliquée, enthousiaste : ce sont les mots qui me viennent spontanément en tête. Il est très important de pouvoir travailler avec une équipe soudée qui partage les mêmes valeurs et qui a envie d'agir dans la même direction. Tous sont très motivés et enthousiastes. Ils se sont aussitôt mis au travail, ils sont allés à la rencontre des services sans attendre, ils ont noué des contacts, posé des questions, proposé des solutions. Ils travaillent surtout en concertation, sans préjugé, en voulant mieux faire tout en conservant les savoirs acquis. J'en suis vraiment impressionné. Les anciens épaulent les nouveaux et chacun partage ses expériences avec la volonté de servir l'intérêt général. Il règne enfin une cohésion qui va permettre, je l'espère, d'avancer sans perdre de temps, sans se disperser et sans dépense d'énergie inutile. Ce renouvellement était pour moi important. Non seulement cette nouvelle équipe compte des femmes et des hommes, à parité presque égale, mais elle est composée aussi de jeunes et de moins jeunes, comme de personnalités dont les profils et les compétences se complètent ce qui est, à mes yeux, essentiel pour affronter les défis qui nous attendent dans le contexte d'incertitudes et de doutes que nous traversons. Par ailleurs, je suis très heureux que parmi ces personnalités nombre d'entre elles aient choisi pour la première fois de s'investir pour la communauté en s'engageant en faveur du Consistoire.

U : La parité hommes-femmes au bureau de l'ACIP est-elle une des manifestations visibles du renouvellement que vous évoquiez ?

JM : C'est effectivement la première fois que sur 26 administrateurs 10 femmes, au lieu de 7 précédemment,

siègent au conseil mais c'est surtout la première fois - sans compter le Président et le Grand Rabbin de Paris qui y figurent de droit -, qu'il y a la parité hommes-femmes au bureau de l'ACIP. Les femmes sont non seulement des membres à part entière de nos communautés et des actrices majeures du judaïsme, mais elles sont concrètement et quotidiennement engagées partout et dans tous les domaines. Elles agissent sur tous les fronts. Je trouve pour ma part formidable que dans cet exercice de démocratie directe - auquel se livre le Consistoire de Paris tous les 4 ans pour élire ses administrateurs-, les électeurs aient naturellement choisi de faire confiance à des femmes en ne prenant en compte que leur engagement et leur capacité à agir pour le bien commun ! Lorsque j'ai sollicité des candidatures féminines pour leurs compétences, j'avais souhaité prolonger le processus de modernisation de nos structures mais surtout améliorer la représentativité visible des femmes parce qu'elles ont beau être très présentes sur le terrain, elles agissent avec une telle discrétion que trop souvent leurs actions paraissent aller de soi, sans qu'il soit besoin de les valoriser parce que cela relève de l'évidence. C'est à tort que l'on se figure donc un peu trop facilement que la place des femmes est négligeable ou absente du monde orthodoxe ! L'orthodoxie n'est pas la négation de la femme et encore moins la contradiction flagrante de la modernité. Je refuse que soient stigmatisés comme rétrogrades ou archaïques les hommes et les femmes qui vivent conformément à la Halakha. J'en veux pour preuve justement ces élections qui concrétisent une logique à l'œuvre dans notre institution et qui se traduit par la forte proportion de femmes élues. L'orthodoxie a toujours intégré la logique du changement, non pas pour se conformer

à une modernité arbitrairement dictée de l'extérieur ni par conformisme ambiant, mais dans le but d'accompagner les inévitables modifications de nos sociétés et surtout leur progrès. C'est pourquoi la notion de mouvement, d'adaptation est capitale dans le Judaïsme où la fidélité signifie le contraire de l'enfermement et de l'immobilisme.

U : Vous aviez été l'un des premiers à mettre l'accent sur la nécessité de préparer la relève du leadership, la question est-elle plus que jamais d'actualité ?

JM : Il y a au moins trois raisons qui, en plus du défi que nous pose ces dernières années l'Alya, nous obligent à intensifier nos actions en faveur de la relève du leadership. Il est important tout d'abord de bien comprendre qu'il s'agit d'un enjeu majeur qui ne concerne pas seulement le Consistoire mais toutes les structures juives, quelles qu'elles soient et sans exception, dans la mesure où il touche toute la communauté. La situation est la suivante très simplement : la communauté juive française a connu un formidable élan avec l'arrivée des juifs d'Afrique du Nord dans les années 60. Cette population qui avait tout perdu représentait une véritable génération de bâtisseurs où la proportion de leaders communautaires impliqués était de fait très importante. Ces bâtisseurs ont vieilli et leurs enfants ont relevé d'autres défis pour s'intégrer au mieux dans la société française en laissant leurs parents s'investir totalement dans le domaine communautaire. Parallèlement, les communautés ont connu un net repli notamment en province mais aussi dans les banlieues et quartiers de Paris jugés de moins en moins sûrs pour les juifs. Les crispations d'une laïcité de combat, mais surtout les attentats islamistes et la flambée d'antisémitisme qui les ont suivi ont bien sûr

accéléral' Alya déjà en forte progression. Vieillessement de la population et désertification des petites communautés conjugués à la crise du bénévolat chez les jeunes avec le fait qu'aucune population juive extérieure ne viendra plus irriguer massivement la communauté juive française, conduisent au constat suivant : en l'absence de recrutement et de formation de nouveaux leaders, la communauté s'expose au défi de la transmission de ses valeurs, de sa vitalité mais aussi de sa représentation. Voilà pourquoi nous allons porter encore plus nos efforts sur : l'attractivité de l'engagement communautaire, son enrichissement au niveau individuel et collectif, la formation et la mise à disposition d'outils modernes et efficaces de management, de communication, d'enseignement et de réappropriation de notre identité collective à destination de toutes celles et ceux qui veulent ou attendent de pouvoir revenir à leurs racines juives, grâce à notre aide. C'est dans cet esprit que j'ai d'ailleurs mis en place pour la première fois une commission spéciale dédiée à ce retour que j'appelle « l'Alya intérieure » et à laquelle nous devons tous contribuer au travers de programmes qui feront vivre notre patrimoine culturel et culturel, à l'image de celui que nous avons intitulé « Vive notre patrimoine ! » Je souligne d'ailleurs l'extraordinaire réussite de la 'Hazac, le mouvement de jeunesse consistorial de soutien aux petites communautés, que j'ai initié au début de mon premier mandat.

IJ : parmi les jeunes administrateurs de votre nouvelle équipe figurent d'ailleurs plusieurs « anciens » de la 'Hazac.

JM : Tout à fait. Nous devons comprendre les besoins particuliers de nos jeunes, ne pas se couper d'eux, les aider, nous enrichir d'eux, mais aussi leur permettre de s'engager durablement au sein de la communauté de manière non seulement à constituer la future relève communautaire mais aussi à pérenniser le judaïsme français. La 'Hazac est un programme qui fonctionne très bien et qui a porté ses fruits de façon très concrète. Ce n'est pas un hasard si le plus jeune administrateur de l'ACIP aujourd'hui n'a pas 30 ans, tout comme la plus jeune administratrice élue en 2013 ! Tous deux se sont formés à la 'Hazac, ils y ont appris toutes les problématiques de la communauté juive au quotidien et sur le terrain ! Confrontés à la diversité des problèmes, ils ont appris à trouver des soutiens et des solutions, tout en construisant en parallèle leur vie de

couple et leur réussite professionnelle. Preuve une fois de plus que l'on peut être fidèle à la Halakha et être totalement inscrit dans la modernité et la société d'aujourd'hui ! Véritable fabrique de nouveaux leaders, la 'Hazac va se développer mais d'autres projets doivent voir le jour sur la même thématique de la transmission et du renouvellement. Il n'y a pas de thèmes qui doivent nous laisser indifférents. Nous sommes et devons tous être concernés par tout ce qui touche aux juifs et au judaïsme ! C'est l'une des raisons d'être du Centre Européen du Judaïsme dont la vocation est aussi d'accompagner la mutation et la réorganisation du Consistoire du XXI^e siècle. Son rôle central nous permettra dès son ouverture cette année de mieux répondre aux



attentes de la communauté à tous les niveaux, individuellement et collectivement, à Paris comme en région, au niveau national et européen. J'insiste d'ailleurs sur le fait que c'est parce que nous avons une identité juive bien affirmée, que rien ne nous laisse indifférent. Nous avons notre part dans tous les grands sujets de société et le Consistoire - au nom du judaïsme - est régulièrement consulté, pour sa vision singulière sur toutes les grandes problématiques de notre temps, les débats sur la bioéthique, le numérique, le développement durable, la laïcité ou l'égalité des chances en sont des exemples parmi d'autres.

IF : Comment définiriez-vous l'état d'esprit de la communauté juive française aujourd'hui ?

JM : Il est paradoxal et lié à une situation totalement inédite. D'un côté le quotidien

est vécu avec un mélange d'inquiétude et de vigilance exacerbée en raison des risques d'attentats, du climat d'insécurité lié à l'antisionisme et à l'antisémitisme qui augmentent au lieu de décroître. Beaucoup d'entre nous partent ou s'interrogent. D'un autre côté, la communauté est pleine de vitalité, elle se développe, s'épanouit, des restaurants et des commerces casher s'ouvrent, les associations tournent, le retour aux sources juives s'intensifie, on rénove à Paris, à Lyon ou à Troyes et on construit aussi bien à Courbevoie, qu'à Amiens ou La Rochelle. Je suis persuadé qu'une grande partie de la communauté est entrée en résistance contre la morosité, contre tous ceux qui voudraient nous voir démissionner ou vivre paralysés par la peur. Les juifs ont été victimes de la shoah qui a failli nous anéantir en Europe mais pour autant nous ne formons pas un peuple de victimes, bien au contraire. Lorsque l'on érige comme nous le faisons, la vie comme un don unique à préserver et à transmettre, c'est un monde d'espoir et une infinité de possibilités d'action qui s'offrent à nous.

IJ : Que vous évoque justement le traitement plus que surprenant du meurtre antisémite de Sarah Halimi ?

JM : C'est une situation intolérable, pour la famille bien-sûr et pour tous les juifs mais aussi pour la communauté nationale, car cela révèle un dysfonctionnement qui en dit long sur l'absence profonde de consensus sur l'antisémitisme et les moyens de le combattre. Ce qui est non-dit ou insidieux est très difficile à affronter avec succès. La mauvaise foi, la mauvaise volonté et l'indifférence constituent de vrais soutiens au terrorisme qu'il ne faut pas négliger car elles lui permettent de prospérer sinon de rester impunis. Or, il y a des choses dont il faut être sûr, dont il n'y a pas lieu de douter une seconde et parmi celles-ci l'antisémitisme figure au premier plan. La raison en est double : il met en cause une des plus petites minorités du monde, totalement intégrée et sans problème, mais aussi parce que l'histoire nous a donné maints exemples de catastrophes qu'il a engendrées et révélées. J'espère que la juge en charge du dossier suivra enfin la requête du procureur pour requalifier les faits et ajouter la circonstance aggravante d'antisémitisme qui s'impose de fait.

IJ : A ce propos, que vous inspire le projet des éditions Gallimard de rééditer les « pamphlets polémiques » de Céline ?

JM : C'est encore une fois une banalisation de l'antisémitisme ! La question a été débattue lors du premier conseil de l'année du Consistoire Central. Nous avons bien entendu été opposés à la rediffusion de ces écrits qui sont, non pas « polémiques, » mais totalement antisémites ! On peut aimer ou pas le style littéraire de cet auteur mais au point de le faire figurer au panthéon de la littérature française, il y a une limite que la haine antisémite interdisait hier de franchir et que l'on semble vouloir enjamber allégrement aujourd'hui ! Pas plus que l'antisémitisme n'était hier une opinion politique - si l'on en croit un vrai monument de la pensée française Jean-Paul Sartre - la littérature antisémite n'est de la littérature. En pleine période de recrudescence de la haine des juifs, cet sorte d'hommage posthume me paraît plus que dangereux voire douteux, même accompagné d'une pudique mise en garde d'accompagnement ! La question véritable à mes yeux, c'est pourquoi ? Pourquoi ce qui faisait hier consensus contre la publication ne le fait plus aujourd'hui ? La « Littérature, » autrement dit l'art, voire le profit suffiraient-ils à rendre la haine antisémite acceptable ? Derrière cette question se profilent des choix de société qui ne peuvent et ne doivent pas nous laisser indifférents car une fois de plus, ce qui touche les juifs finit toujours par revenir en boomerang sur l'ensemble de la société. C'est pourquoi je suis satisfait que Gallimard soit revenu sur sa décision de publication, mais il faut rester vigilant sur cette question qui n'est hélas pas close à mon avis.

IJ : Quels sont les enjeux que la communauté aura à affronter selon vous dans les années à venir ?

JM : Ils seront indubitablement nombreux, sans compter ceux que nous ne connaissons pas encore et qui se profilent à l'horizon. Jérusalem et Israël seront bien sûr encore au centre de nombreuses polémiques qui ne manqueront pas de rejaillir sur tous les juifs du monde entier et sur leurs instances représentatives. Pourtant en France, comme nous avons fêté le jubilé de Jérusalem, nous fêtons fièrement les 70 ans d'Israël qui contribue à faire avancer le progrès et l'humanité partout dans le monde par ses engagements, ses succès médicaux,

technologiques, intellectuels ou artistiques. J'espère qu'à l'occasion du déménagement de l'ambassade américaine à Jérusalem, la France et les autres pays européens comprendront que la vérité historique est un facteur de paix et que bientôt leurs représentations diplomatiques s'installeront elles aussi au cœur de la capitale israélienne. Nier le passé juif de Jérusalem ou la légitimité des juifs à vivre sur leur terre en Israël ne favorise rien d'autre que la duplicité et le mensonge et ceux-là finissent toujours par coûter des vies et des années de retard de développement et de paix. Concernant la communauté juive française, il est important que l'ACIP - qui représente l'organe opérationnel le plus important du judaïsme français, par le nombre de salariés, de bénévoles, de

torial tout le poids de ses responsabilités et de sa légitimité lorsqu'il s'agit de représenter et défendre les juifs et le judaïsme. Lorsque ce dernier n'est pas attaqué pour son attachement consubstantiel à Jérusalem et son historicité juive, ce sont les juifs qui sont montrés du doigt pour nos pratiques religieuses comme la cacherout, ou la circoncision, voire notre mode de transmission via nos écoles, nos centres de formations ou nos centres communautaires. C'est pourquoi il est essentiel que l'institution parisienne soit garante de l'unité des communautés et de l'Union au niveau national comme local. Le contexte politique et social actuel ne joue pas en notre faveur en raison du souci toujours invoqué d'équilibre et de neutralité. A force de tout niveler pour vouloir à



L'orthodoxie n'est pas la négation de la femme ou de la modernité. La Halakha a toujours intégré la logique du changement et représente le contraire de l'enfermement et de l'immobilisme.

services et de bénéficiaires - se renforce davantage et réussisse le pari de la mutation qu'elle a entamée. C'est pourquoi j'ai souhaité que Jack-Yves Bohbot et David Amar - arrivés en tête du dernier scrutin grâce à leur solide expérience et leur engagement - occupent des postes clés aussi bien au Consistoire de Paris qu'au Consistoire Central, car la cohésion des Consistoires est une nécessité pour défendre toutes les facettes du judaïsme et agir pour l'épanouissement du judaïsme français. C'est justement l'importance de l'ACIP, son unité et sa légitimité d'acteur opérationnel quotidien qui assurent la stabilité de l'union de toutes les communautés juives françaises. Son rôle moteur et son travail en synergie avec les Consistoires régionaux donnent au modèle consis-

tout prix une égalité proche de l'identité, on en vient à vouloir uniformiser ce qui ne peut ni ne doit l'être ! Après l'amalgame et les affres de la pensée unique, nous aurons je le crains, à souffrir d'un mode de vie unique normateur. Tout ce qui touche à notre singularité historique, religieuse, culturelle, communautaire risque demain d'être remis en cause. Les moyens et les raisons invoqués dans le sens d'un progrès plus ou moins légitime pour les remettre en question ne manqueront pas, mais ces progrès seront-ils toujours employés en pensant à ne pas faire du judaïsme une victime collatérale ? Rien n'est moins sûr, c'est pourquoi nous devons rester en alerte tout en continuant à nous épanouir pleinement et fidèlement à nos valeurs.

La mémoire du grand rabbin Josy Eisenberg :

Lettres à La Source de vie

Depuis que le grand rabbin Josy Eisenberg nous a quittés, les centaines d'hommages ne cessent de parvenir à la direction de La Source de vie mais également au fils du grand rabbin disparu, Marc Eisenberg, président de l'Alliance israélite universelle. Des hommages rendus par des personnalités, au premier rang desquelles celui de M. Emmanuel Macron président de la République.

Nous avons voulu de notre côté dire n'importance que revêtait, à nos yeux, l'œuvre exceptionnelle réalisée, durant des décennies, à la télévision mais également par ses nombreux ou-

vrages notre ami, aujourd'hui disparu. Il savait mieux que personne, semaine après semaine, mettre en lumière les aspects universels du judaïsme. Nombre de téléspectateurs, juifs ou pas, lui doivent d'avoir découvert les aspects philosophiques, religieux, spirituels et musicaux du judaïsme.

C'est de cela qu'Information juive a voulu témoigner par la publication, ici, de quelques hommages rendus à la mémoire de Josy.

Monsieur le grand rabbin, vous nous manquerez. Vous nous manquez déjà !

M. Emmanuel Macron

« J'apprends avec tristesse la mort d'une grande âme du judaïsme français : Josy Eisenberg.

Pendant un demi-siècle, il n'a cessé de puiser à la source de vie d'une spiritualité à mesure humaine, et de transmettre avec bienveillance et simplicité toutes les facettes de la pensée juive. Lui qui avait connu la guerre et les persécutions fut un homme d'ouverture, de réconciliation et de tolérance. Il présentait chaque dimanche le visage souriant d'un judaïsme tourné vers le dialogue des sages. »

« C'est une figure familière, incontournable et éminente du judaïsme français qui s'en va et qui nous laisse tous orphelins »

Maurice Levy

« Votre père était un véritable précurseur dans d'innombrables domaines, sachant les relier tous avec sagesse, mesure et discernement à la Thora, au Peuple et à la Terre d'Israël, sans oublier le tact qu'il savait afficher dans les rela-

tions avec la cité » (Lettre à Marc Eisenberg, président de l'Alliance israélite universelle)

Rabbin Shlomo Zini

« Savant érudit, rabbin charismatique, il a laissé une œuvre importante. Josy Eisenberg n'est pas mort. Il vit dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, admiré, estimé ; j'en fais partie »

Carol Iancu, professeur d'université

« Le Grand rabbin présentait chaque dimanche depuis 1962 l'émission consacrée au judaïsme et accompagnait ainsi les croyants depuis de longues années avec clarté et précision. Nous souhaitons vous dire l'importance de son legs pour les téléspectateurs et le remercions de tout ce qu'il a pu nous apporter par ses interventions »

Caroline Got, Directrice exécutive de France 2

« La perte de votre père, admiré et respecté de tous, endeuille toute la communauté juive, pour laquelle il s'était tant engagée, ainsi que l'Etat d'Israël, qu'il soutenait avec force, détermination et fidélité »

Aliza Bin-Noun

« C'est aussi le départ du grand rabbin de toutes les communautés et pas seulement juives, pendant tant d'années. Il a été un artisan infatigable de la diffusion du judaïsme, de la mise en avant de

grands penseurs qui captaient les auditeurs, qui ont su grandir et s'élever, grâce à lui »

Jean-Pierre Meyers

« J'ai été touchée par son érudition, son humour, son ouverture d'esprit et son hospitalité... J'espère que celles ou ceux qui lui succéderont sauront être à la hauteur de sa capacité à vulgariser les connaissances du monde juif en présentant un judaïsme intelligent et respectueux de tout un chacun »

Sonia Sarah Lipsyc

« La nouvelle, reçue juste avant Shabbat, a comme marqué une rupture en mon âme. Josy, la sagesse malicieuse, l'érudition gourmande, son accueil, son humilité, son indulgence inattendue envers ma petite personne -comme du reste avec toutes les autres de ce monde-, ses clartés sur tout, et sa curieuse soif de vivre, si rabbinique au fond, sa liberté Josy n'était pas un "Rabbin Pop", c'était juste un penseur de premier plan, et un Mensch comme il y en aura de moins en moins »

Ariel Wizman

Extraits : Lettres de téléspectateurs

« Les rendez-vous du dimanche matin avec le rabbin Eisenberg étaient toujours passionnants, enrichissants pour moi chrétienne et source de cheminement spirituel. J'ai appris à connaître, à comprendre un peu le judaïsme. Merci pour ce partage dominical »

Annie Kirsch

« Je suis catholique et catéchiste en collège. Je tenais à vous faire part de ma tristesse à l'annonce du décès de M. le rabbin Eisenberg dont je suivais les émissions et dont j'appréciais la science, la tolérance et la charmante ironie

parfois. Il me manquera car il était une référence pour ma connaissance de la Bible et ma propre foi. Qui saura le remplacer ? »

Mme Choquet

« J'ai grandi à Nîmes, ville du Sud de la France, sans vie juive organisée. Le grand rabbin Josy Eisenberg a été, pendant de nombreuses années, mon seul lien avec le judaïsme. Jusqu'à ce jour, je lui dois beaucoup »

Rahel Shor



Le grand rabbin Josy Eisenberg

« Très touché d'apprendre la disparition de Josy Eisenberg, dont l'émission dominicale sur France 2, était humaniste et passionnante pour les croyants et les autres... »

Marc S., un croyant

« C'est une triste semaine qui nous voit privés de deux figures sages et lumineuses, de celles qui nous reconfortent par leur érudition et qu'on aimerait éternelles.

Nous perdions un écrivain lundi, nous perdons aujourd'hui une fenêtre vers une partie de notre identité d'homme.

Combien ai-je appris sur le judaïsme grâce à vos émissions do-

minicales, Docteur Eisenberg ! Avec quel pincement entendrons-nous dimanche matin la petite musique douce et apaisante qui annonce vos conversations !

Grâce à vous j'ai lu, un peu, sur le judaïsme,

Grâce à vous j'ai appris, un tout petit peu, d'hébreu il y a bien longtemps,

Nous sommes bien tristes ce soir... »

Olivier, Lille.

« Je viens d'apprendre le décès du grand rabbin Josy Eisenberg C'était un homme vrai, un Emerek, un Mensch

Le peu que je sais du judaïsme, c'est en partie grâce à lui.

Il restera toujours dans mon cœur. »

Jean

« Bonjour à toute l'équipe de source de vie.

Je viens d'apprendre le décès de Monsieur le Rabbin Josy Eisenberg et je voudrais vous témoigner de ma profonde affliction, de ma grande reconnaissance pour les enseignements reçus et pour sa délicate douceur qui a provoqué en moi une sincère affection pour sa personne qui me manquera infiniment.

Aussi je vous prie d'accepter mes plus sincères condoléances ainsi que mes remerciements.

Un téléspectateur chrétien qui regardait son émission tous les dimanches matin »

Pierre Desbordes

« Je suis depuis le début son émission ce qui me fait toujours réfléchir, osciller et comprendre ma « catholicité ». Originale ! Condoléances à la grande famille des justes »

Anne

Messages sur Facebook

- Nathalie Sosna-Ofir

Rav Josy Eisenberg za'l...petite et ado, je le regardais religieuse-

ment chaque dimanche matin avec mon père évoquer le talmud, la halacha...une partie de l'enfance qui m'échappe.....

- Sylvie Hanover

C'est toute ma jeunesse au talmud thora, il était jeune et beau et nous enseignait l'histoire du peuple juif à la synagogue rue Ste Isaure Paris 18ème. Il va trop nous manquer le dimanche matin. Qu'il repose en paix.

- Sandrine Szwarc

Le grand rabbin Josy Eisenberg nous a quittés. Le judaïsme éclairé d'expression française est orphelin.

- Rivka Mendelbaum Karpe

Il m'a aidé à aimer ma religion de façon simple et avec lui je comprenais tout. Quelle tristesse

- Guillaume Gueguen

Je me souviens que justement je le regardais toutes les semaines quand j'étais en poste à Nevers, là où il ne doit même pas y avoir de quoi réunir un minyan....

- Marlène Yaiche

Il nous a nourri pendant des années des richesses de la torah suscitant toujours l'intérêt du spectateur par la clarté de ses présentations utilisant parfois l'humour. Un homme de transmission.

- Jacques Oziel

Quand j'étais petit pour moi un vrai juif c'était Josy Eisenberg !!! Que de dimanche devant son émission.....

- Joëlle Salama

Il restera dans mon cœur le premier en liste des humanistes qui œuvra à ma perception du monde depuis mes tous premiers pas.

- Rebecca Wengrow

Josy Eisenberg, un jeune homme au regard bleu qui vous perçait l'âme. Il était la source de vie tous les dimanches matin depuis...plus d'un demi-siècle, il avait participé au scénario de Rabbi Jacob aussi. Il m'avait raconté sa rencontre avec Albert

Cohen. Josy allait vite dans sa tête, à moto aussi.....

- Agnès Bensaid Topiol

Les dimanches matins vont être bien froids et silencieux sans sa voix, son regard vif et pétillant, son humour et sa façon si personnelle de questionner la tradition et de pousser dans leurs retranchements ses multiples invités...

- Be Laul

On a tous pris au moins une fois notre café du dimanche matin avec lui. Il allait fêter ses 84 ans mardi prochain, H' a décidé que la fête se ferait à ses côtés.

- Ariane Alimi

Il était le bâton de Moïse du judaïsme

- Ariel Kandel

Josy restera pour tous l'inventeur de la transmission moderne audiovisuelle du judaïsme... des dizaines de milliers de juifs français sont restés proches de leur identité juive à travers lui et grâce à lui. Il était leur source de vie juive.

Merci au grand rabbin Eisenberg !

Le grand rabbin Josy Eisenberg est décédé le 8 décembre dans sa quatre-vingt-quatrième année. Il a été inhumé dans le cimetière de Guivat Shaoul à Jérusalem. Avec sa disparition, une page de l'histoire du judaïsme français se tourne. Pendant cinquante-cinq ans (record absolu dans l'audiovisuel européen), il a produit et animé avec talent, intelligence et une immense culture les émissions de télévision dominicales consacrées au culte juif. Le Consistoire en était partenaire. Le défunt a fait entrer l'esprit et la lettre de la Torah dans de très nombreux foyers, juifs bien sûr mais aussi non-juifs. C'est l'ancien grand rabbin de France Jacob Kaplan, dont Josy Eisenberg était le secrétaire particulier, qui a permis à son jeune protégé d'alors d'intégrer le service public.

Le président Macron et une foule de personnalités ont salué la mémoire du disparu, qui a par ailleurs publié plusieurs ouvrages sur l'histoire et la culture juives. Le grand rabbin Haïm Korsia et Joël Mergui sont venus présenter leurs condoléances au domicile de Josy Eisenberg lors de la semaine de deuil organisée par la famille.

C'est à la synagogue de la Victoire qu'il fréquentait depuis toujours que Josy Eisenberg a reçu le 17 décembre un ultime hommage, à l'occasion de la cérémonie des chiva. Plusieurs centaines de personnes y ont assisté, parmi lesquelles l'ambassadrice d'Israël Aliza Bin-Noun et les principaux responsables communautaires français.

Joël Mergui a retracé la carrière rabbinique de « Josy » et souligné son apport considérable à la compréhension de notre tradition par le grand public. Le célèbre professeur strasbourgeois Armand Abécassis a évoqué ses relations intimes avec son « ami Josy », tout comme l'ex-conseiller de François Mitterrand Jacques Attali. L'humoriste et comédien Michel Boujenah a relaté trente-cinq ans d'échanges passionnés empreints de références à la Torah mais aussi... aux blagues juives qu'adorait le rabbin « cathodique ». Enfin, David de Rothschild, qui a longtemps présidé le Fonds social juif unifié (FSJU), a exprimé sa gratitude envers un homme qui lui a « donné le goût de l'étude ».



De la démocratie en France

Un entretien avec Dominique Schnapper

Les Editions Odile Jacob ont raison de présenter Mme Dominique Schnapper comme « l'une des grandes voix de la pensée politique française ». Dans le livre qu'elle vient de publier sous le titre « De la démocratie en France », la fille de Raymond Aron, directrice d'étude à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, membre honoraire du Conseil constitutionnel, revient sur les grands thèmes qui sont aujourd'hui au cœur du débat public.

Dans ce recueil, Mme Schnapper consacre de nombreuses pages notamment à l'histoire des juifs et des musulmans maghrébins en France.

De tous ces sujets Information juive s'est entretenue avec Dominique Schnapper.

Information juive : L'une des qualités de votre livre c'est que vous y procédez à des définitions aussi précises que possible de concepts auxquels il est fait référence dans le débat politique et dans la sociologie. De la citoyenneté par exemple vous écrivez que c'est une histoire et non un principe donné une fois pour toutes. Que voulez-vous dire ?

Dominique Schnapper : Utiliser des termes définis fait partie du métier de sociologue dont le projet intellectuel est d'être, sinon scientifique, du moins rigoureux. Je l'applique aussi consciencieusement que possible. C'est ainsi qu'on peut faire avancer la connaissance rationnelle. Et l'on peut espérer que cette connaissance aide à la qualité du débat public... La difficulté, pour les sociologues, c'est que leurs

concepts – la pauvreté, la citoyenneté, l'intégration, la mobilité, par exemple – sont aussi des mots de ce débat public qui est constitutif de la démocratie. Les lecteurs ont tendance à oublier la définition précise que nous utilisons et à se référer à l'usage courant.

S'agissant de l'historicité de la citoyenneté, cela signifie simplement que les manières dont le principe de la citoyenneté s'applique concrètement n'ont cessé de se renouveler au cours du temps. « Les citoyens » dits « actifs » de la Révolution ne désignaient pas les mêmes personnes qu'aujourd'hui, puisqu'ils avaient éliminé de la citoyenneté « active », les enfants, les femmes et les pauvres. Et ces citoyens « actifs » ne nourrissaient pas les mêmes aspirations que « les citoyens » d'aujourd'hui.

Lorsqu'ils ont voté pour la première fois en 1848, les paysans (alors la majorité de la population française) ont été collectivement conduits par le seigneur au bureau de vote et on peut penser qu'ils ont voté comme il le leur disait. C'est assez loin des pratiques d'aujourd'hui, vous en conviendrez.

I.J : L'expérience des juifs dans Seconde Guerre mondiale a montré - dites-vous - que sans les droits du citoyen, les droits de l'homme n'ont guère de sens concret.

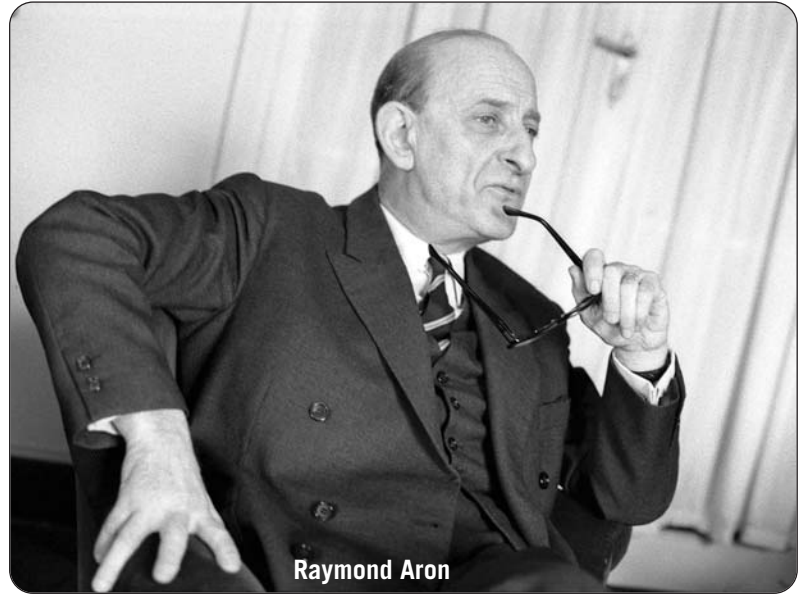
D.S : Les droits de l'homme sont abstraits s'il n'existe pas d'institutions pour les rendre effectifs. Ils orientent le droit positif puisqu'ils légitiment les dispositions juridiques qui les traduisent et leur donnent sens, mais, en eux-mêmes, ils ne protègent personne s'il n'existe pas un Etat,

“

Les crises d'antisémitisme ont toujours annoncé des crises de la démocratie.

“

Nous sommes des individus historiques, situés dans le temps et dans l'espace, inscrits dans une histoire et dans une culture héritée.



doté de moyens coercitifs (Max Weber parlait du « monopole de la violence légitime »), pour imposer qu'ils soient effectivement appliqués. Pendant la guerre, aucun Etat ne défendait les juifs.

I.J : Vous écrivez ceci à propos de l'universalisme : « C'est par leur appartenance à une communauté particulière que les hommes participent à une forme d'humanité universelle ». Il y a là une résonance levinasienne.

D.S : Je suis très sensible à cette résonance... c'est rappeler que nous sommes des individus historiques, situés dans le temps et dans l'espace, inscrits dans une histoire et dans une culture héritée, et que c'est par l'intermédiaire de cette manière particulière d'être au monde que nous pouvons participer à une universalité qui n'est pas un contenu, mais un horizon et une idée régulatrice. Et pas par un cosmopolitisme vide d'un être humain qui serait détaché de tout lien. Cette conception d'un individu totalement « dé-lié » est contradictoire avec la réalité de l'humanité qui est toujours « située ».

I.J : Vous définissez les sociologues comme ceux qui « continuent à penser les sociétés

modernes ». (« L'objet propre de la sociologie c'est de s'interroger sur la manière dont les hommes vivent et peuvent vivre ensemble » page 93). Naguère, j'avais posé à votre regretté père (Raymond Aron) la question de savoir pourquoi les juifs s'étaient partout beaucoup investis dans cette discipline. Quelle est votre propre réponse ?

D.S : Je ne sais pas quelle avait été sa réponse. Pour moi, tout d'abord, c'était une discipline nouvelle, donc plus ouverte à des marginaux que les disciplines intellectuelles les plus traditionnelles. Ce fut aussi le cas d'autres projets scientifiques ou culturels, ou encore de la psychanalyse et du cinéma, par exemple. D'autre part, les juifs, comme toutes les minorités, sont plus susceptibles de se poser des questions sur la société dans laquelle ils vivent. La sortie des juifs des communautés en semi-autonomie d'avant la modernité politique et la citoyenneté démocratique ont rendu conscients les liens et les tensions entre la tradition et le monde démocratique. On respectait la tradition avant la modernité sans réflexion, comme un donné, allant de soi. La sortie du ghetto, pour reprendre l'expression de Jacob Katz, a rendu conscients les liens nés de la tradition. La réflexion

sur le destin juif a directement conduit à l'interrogation sur l'ordre social et la société démocratique elle-même. Aujourd'hui, au fur et à mesure que la discipline s'institutionnalise, la part des juifs diminue.

I.J : Les juifs de France vivent aujourd'hui sans doute une des plus graves crises de leur histoire depuis la fin de la guerre. C'est au point qu'un grand nombre d'entre eux n'ont plus confiance. Ils ont du mal à percevoir ce que sera demain leur avenir dans ce pays. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur cette communauté ?

D.S : Pas seulement sur la « communauté », c'est-à-dire les organisations juives, mais l'ensemble de la population juive. Il est vrai que depuis le début des années 2000 elle est confrontée à un antisémitisme sans précédent depuis 1945. On comprend sa surprise et son désarroi. Beaucoup d'entre eux ont perdu de leur confiance dans la République. Il faut toutefois ne pas oublier que les pouvoirs publics, qu'ils soient de droite ou de gauche, les défendent contre les passions sinistres et les dangers. Il ne faut pas oublier non plus que ce nouvel antisémitisme – qui n'a pas éliminé pour autant l'antisémitisme plus traditionnel de l'extrême-droite -

“

« L'objet propre de la sociologie c'est de s'interroger sur la manière dont les hommes vivent et peuvent vivre ensemble »

est une dimension du problème plus large, et grave, du fondamentalisme musulman. L'antisémitisme d'une grande partie de la population musulmane est un fait avéré. Celle-ci exprime d'autant plus de préjugés contre les juifs qu'elle a une pratique religieuse plus forte et cela est vrai même pour la population dotée d'un niveau de diplôme élevé, ce qui veut dire que des musulmans entièrement socialisés dans les écoles de la République n'en sont pas indemnes. C'est effectivement très préoccupant, d'autant que cela s'inscrit dans une situation géopolitique menaçante pour les démocraties.

I.J Comment expliquez-vous le fait que les juifs venus d'Afrique du Nord mais aussi d'Europe de l'Est se sont, dans les années 50 et 60 du siècle dernier, intégrés plus facilement que les musulmans aujourd'hui ? : Quelles difficultés voyez-vous entre ce que vous appelez l'expérience historique des juifs en France et celle de l'islam ?

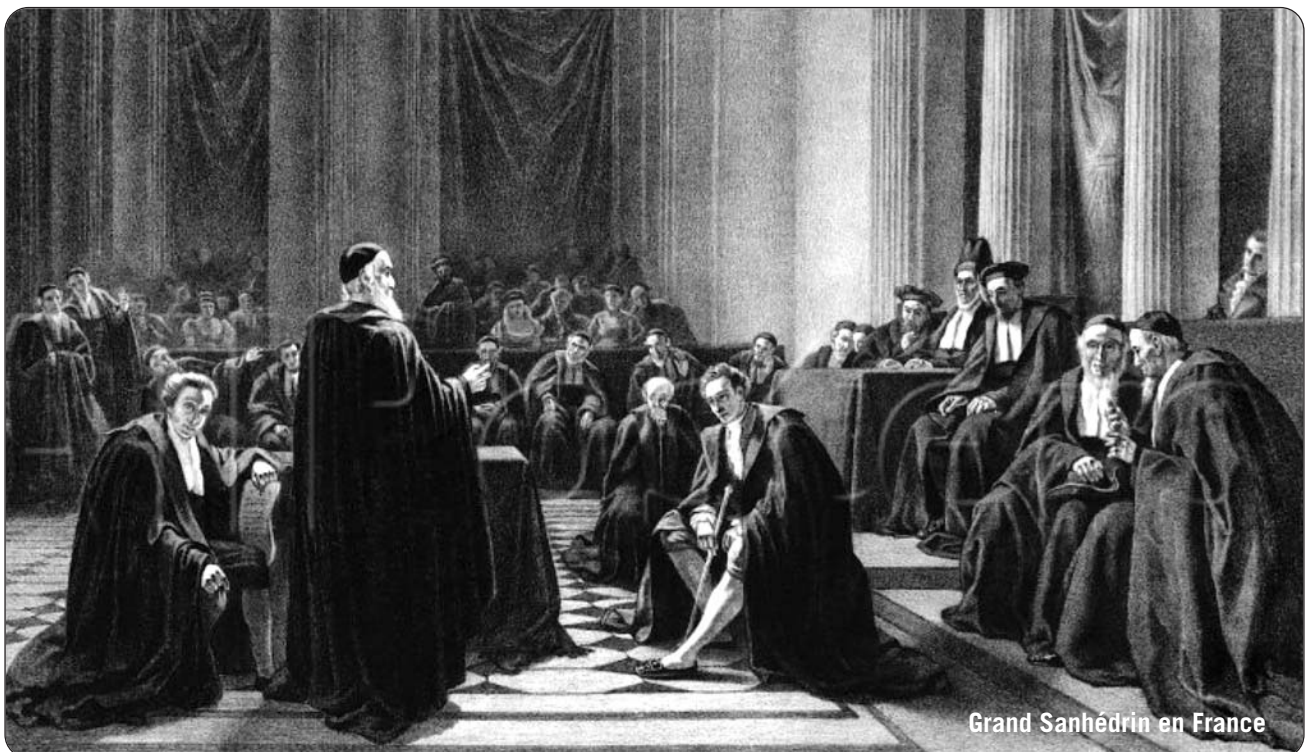
D.S : Les conditions historiques et politiques ne sont pas les mêmes. Les juifs ont fait partie de l'histoire européenne, ils s'y retrouvaient. Les principes qui organisent l'ordre démocratique ne leur étaient pas étrangers. Les mi-

grants musulmans étaient majoritairement les héritiers de la situation coloniale, avec toutes ses ambiguïtés et ses injustices.

D'autre part, dans les années 1950 et 1960, la situation économique était brillante et l'on ignorait le chômage. Et surtout la nation était alors plus confiante en elle-même et donc plus susceptible de favoriser la participation des nouveaux-venus à l'histoire et au récit national. La repentance généralisée qui règne aujourd'hui et l'insistance sur les dimensions sombres de l'histoire nationale, elle, même si elle est juste, risque de faire des nouveaux-venus des personnes qui se vivent comme des victimes, animées par le ressentiment, et non des acteurs désireux de prolonger l'histoire collective.

I.J : Etes-vous de ceux qui pensent que l'islam n'est pas compatible avec la démocratie ?

D.S : Je suis universaliste et je pense que tous les peuples peuvent à terme devenir démocratiques. Mais ce n'est pas donné, c'est le produit d'une éducation à la démocratie. Les caractéristiques de la culture héritée peu-





“

Les juifs, comme toutes les minorités, sont plus susceptibles de se poser des questions sur la société dans laquelle ils vivent.

vent rendre l'apprentissage nécessaire des pratiques démocratiques plus ou moins difficile parce qu'il s'inscrit plus ou moins bien dans l'héritage. L'histoire montre que, dans les colonies par exemple, les juifs ont adopté plus rapidement les normes et les pratiques démocratiques que les musulmans.

I.J : On peut ne pas partager l'observation que vous faites dans votre enquête et selon laquelle « le projet de départ existe seulement parmi les juifs pratiquants ». Il semble que les différentes attaques terroristes qui ont visé les juifs en particulier, la sociologie des départs ait, elle aussi, changé.

D.S : L'observation que vous citez portait sur le passé – les articles réunis dans ce livre ont été

écrits à des dates qui sont précises - et non sur les années récentes. Aujourd'hui, depuis le début du XXI^e siècle, les projets d'alyah concernent des juifs de toute obédience, pratiquants et laïques. Beaucoup d'entre eux ont le sentiment qu'ils seront plus en sécurité en Israël qu'en France. C'est triste pour notre pays et inquiétant pour l'avenir. Les crises d'antisémitisme ont toujours annoncé des crises de la démocratie.

I.J : Partagez-vous l'opinion de Gérard Larcher, le président du Sénat quand il dit : « La France court le risque de l'islamisme radical, pas celui d'une laïcité radicale ».

D.S : Oui. La laïcité n'a pas à être qualifiée. Il faut veiller à ce qu'elle soit respectée, c'est un

principe de liberté et de reconnaissance de toutes les religions qui ne sont pas contradictoires avec les valeurs communes de la liberté et de l'égalité de tous les êtres humains – valeurs qui fondent la citoyenneté et l'ordre démocratique. Reste qu'il faut l'adapter aux nouveaux problèmes qui se posent lors de ses applications concrètes et nous savons que ce n'est pas toujours facile. Il faut s'adapter en restant ferme sur l'essentiel. Mais parler de laïcité « radicale » en parallèle à la radicalité du fondamentalisme musulman, c'est de la confusion mentale.

I.J : Un jour, j'avais demandé à votre père pourquoi il avait été tellement ému le jour où l'Université hébraïque de Jérusalem lui décernait le titre de Docteur Honoris causa, alors qu'il disposait de titres honorifiques des grandes universités à travers le monde. Il m'a répondu : eh bien parce qu'il s'agit de Jérusalem. Comment comprenez-vous cela aujourd'hui ?

D.S : Il se qualifiait lui-même de « juif déjudaïsé », mais, même « déjudaïsé », il restait « juif ». Il avait une haute idée de l'université. Et Jérusalem n'était pas pour lui une université comme les autres.

“

Tous les peuples peuvent à terme devenir démocratiques. Mais ce n'est pas donné, c'est le produit d'une éducation à la démocratie.

La déclaration Balfour, cent ans après

Par Nathan Weinstock

Il y a exactement un siècle, le 2 novembre 1917, la Déclaration Balfour proclamait la Palestine « foyer national juif » en se gardant bien de préciser ce qu'impliquait cette formule. Dans un essai qu'il consacre à la Déclaration Balfour (Editions Bord de l'Eau) l'historien Nathan Weinstock a voulu retracer la genèse, la portée et la conséquence d'une décision qui a contribué à modeler le Moyen-Orient actuel. Avec l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur, nous publions ci-dessous un extrait de cet essai. Rappelons que Nathan Weinstock a consacré de nombreuses études au conflit israélo-arabe et qu'il est membre du Conseil scientifique de l'Institut d'études juives près de l'Université libre de Bruxelles.

(...) La « Révolte arabe » de 1916, dont le *Charif* (c'est-à-dire descendant présumé de Mahomet) Hussein entreprend la préparation dès le début de l'année avec ses 1.500 combattants à La Mecque, fissurera l'État ottoman et ouvrira plusieurs flancs dans les zones arabes, encore que le *Charif* se montre extrêmement déçu par l'absence de soulèvement à Damas ou d'insurrections druzes et bédouines en Syrie. Au moment de lancer l'action, Hussein ignore encore l'existence des accords Sykes-Picot. Il envoie son fils Fayçal à Damas nouer des liens avec les officiers nationalistes arabes (qui avaient rédigé le protocole de Damas), son fils Ali à Médine à la tête de 1.500 hommes afin d'y affronter la garnison ottomane, tout en gardant auprès de lui à La Mecque ses fils Abdullah et Zeid.

Secondés par les Français et les Italiens, les Britanniques relancent en mars 1917 la campagne en Palestine et, après deux échecs successifs

et six mois d'impasse, les troupes britanniques, emmenées par le général Allenby, parviennent à défaire les troupes turques, le 31 octobre, au sud de la Palestine, à Beer-Sheba. (...)

Et c'est précisément ce 31 octobre 1917 que le cabinet de guerre britannique résolut de diffuser la déclaration [Balfour] qui sera publiée par le *Times* de Londres le 9 novembre 1917. Par cette lettre, le Royaume-Uni prenait position en faveur de l'établissement en Palestine d'un foyer national juif, promesse qui sera actée au cours de la conférence de Londres-Paris (en 1919) avant d'être confirmée par celle de San Remo (avril 1920) et officiellement enregistrée lors du traité de Sèvres (août 1920).

La version définitive de la déclaration est très succincte : elle ne comporte que soixante-sept mots. Il s'agit d'un bref courrier, daté du 2 novembre 1917 et adressé par Lord Balfour à Walter Rothschild, à charge pour ce

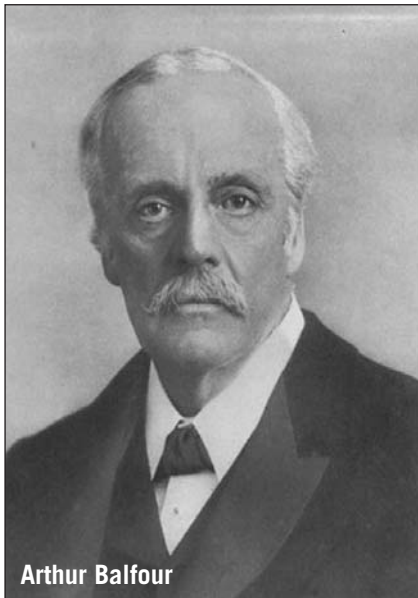
dernier de le transmettre à la Fédération sioniste de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord. Le gouvernement britannique promettait d'apporter son soutien à « l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif », moyennant toutefois deux clauses de sauvegarde relatives, d'une part, « aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine » et, d'autre part, « aux droits et au statut politiques dont les Juifs disposent dans tout autre pays ». (...)

La déclaration évoque l'instauration en Palestine d'un « foyer national » et non d'un État. Le recours à cette expression ambiguë était évidemment délibéré. Or l'expression « foyer national » est une simple déclaration de sympathie qui ne correspondait à aucun concept du droit international et se trouvait par conséquent dépourvue de toute valeur juridique. (...)

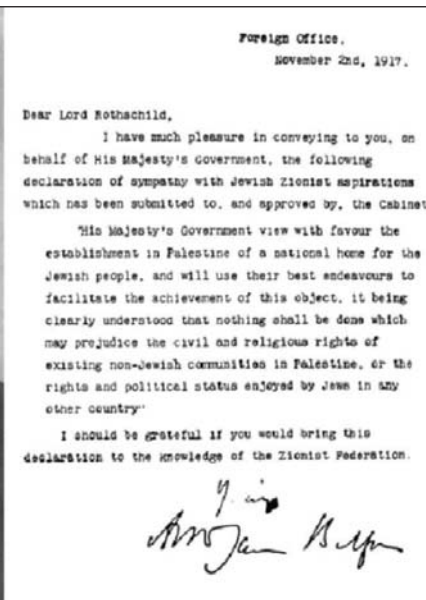
1917-1920

Si la « Révolte arabe » du *charif* Hussein a éclaté à La Mecque en juin 1916, c'est seulement en mai 1917 que son organisateur, l'officier britannique T. E. Lawrence, fut informé par Sir Mark Sykes des détails des accords Sykes-Picot du mois de mai 1916 prévoyant le démantèlement de l'Empire ottoman après la guerre et le partage du monde arabe entre les deux Alliés.

(...) Les accords Sykes-Picot étaient restés secrets et il fallut attendre la prise de pouvoir par les bolcheviks pour que leur contenu soit dévoilé par la presse soviétique, les 23 et 26 novembre 1917. (...)



Arthur Balfour



“

La version définitive de la déclaration est très succincte : elle ne comporte que soixante-sept mots.

(...) Ensuite, le 4 juin 1918, s'est déroulé à Wadi Wahaida, en présence du colonel britannique Joyce, un entretien cordial entre le dirigeant sioniste Chaïm Weizmann et Fayçal. Ce dernier signale alors qu'« à titre personnel » il ne s'opposerait pas à d'éventuelles revendications juives relatives à la Palestine. Le 21 décembre suivant, au cours d'un banquet offert au Ritz, à Londres, par Lord Rothschild, Fayçal affirmera d'ailleurs publiquement qu'il y avait suffisamment de terres en Palestine pour les deux peuples, arabe et juif, et s'engagera à soutenir les revendications juives en Palestine

(...) Lorsqu'il comparut devant le conseil suprême de la conférence de paix, le 6 février 1919, Fayçal – qui reconnut alors devant cette assemblée qu'il ne contestait pas en tant que telles les revendications morales de sionistes sur la Palestine – déclara qu'en vertu du caractère universel que revêtait la Terre sainte il convenait de laisser provisoirement la question de côté afin que toutes les parties concernées pussent y réfléchir. Sans se déclarer favorable à la déclaration Balfour, il refusait cependant de la condamner.

(...) Au mois d'avril 1920, la conférence de San Remo confirmera et précisera les accords secrets Sykes-Picot de 1916 en confiant à Londres des mandats relatifs à la Palestine, à la Transjordanie et à la Mésopotamie et à Paris des mandats sur la Syrie et le Liban.

Chose frappante, le *charif* Hussein et son fils Fayçal – reconnus par tous comme étant les leaders de la « Révolte arabe » et du mouvement national arabe – se sont bien gardés de manifester une quelconque opposition à la déclaration Balfour lorsqu'ils en eurent connaissance.

L'accord entre Fayçal et Weizmann

(...) On ne relève aucune protestation arabe palestinienne contre la déclaration Balfour au cours de l'année qui suivit sa publication.

Cependant, l'année suivante, au lendemain d'un défilé organisé à Jérusalem par la commission sioniste pour célébrer le premier anniversaire de la déclaration Balfour, une délégation de l'Association islamo-chrétienne (AIC), dirigée par Musa al-Husseini, exprima publiquement son désaccord le 3 novembre. Elle remit au gouverneur militaire de l'administration des territoires ennemis occupés, Ronald Storrs, une pétition signée par plus d'une centaine de notables, et dénonçant la manifestation. (...)

Du 28 janvier au 8 février 1919, s'est tenu à Jérusalem le premier congrès des associations islamo-chrétiennes dont les délégués entendaient rejoindre la Grande Syrie en voie de constitution, mais les congressistes s'abstiennent de condamner l'accord que Fayçal a

conclu avec Weizmann. Du reste, les nationalistes palestiniens se gardent de désavouer Fayçal qui demeure leur porte-parole devant les instances internationales. Et on peut penser que celles-ci n'auraient jamais avoué le contenu de la Déclaration Balfour (le Président américain Woodrow Wilson menait campagne pour le droit des peuples à l'autodétermination) si Fayçal, porte-parole du nationalisme arabe, n'avait soutenu de manière répétée ladite déclaration. Toutefois en Palestine même, l'opposition à la déclaration Balfour donne alors lieu à une intense propagande nationaliste (diffusion d'un manifeste intitulé « *La Palestine est notre pays* »), bientôt suivie de slogans haineux et menaçants (« *Le [fleuve] Yarmouk charriera du sang, mais la Palestine n'appartiendra pas aux Juifs* »).

Le 3 janvier 1919, Fayçal et Weizmann se sont mis d'accord sur le tracé de la frontière entre le Hedjaz et la Palestine. L'accord prévoyait expressément, en son article III, de « *donner de plus amples garanties à l'exécution de la déclaration britannique du 3 novembre 1917* » (il s'agit en fait de la déclaration Balfour, datée du 2 novembre).

Toutefois, cet accord sera rejeté par le congrès syrien (syro-palestinien) réuni à Damas au mois de juillet 1919, qui refuse d'accepter que la cause palestinienne soit sacrifiée sur l'autel de l'indépendance arabe. Tout

en proclamant leur opposition à l'immigration juive, les congressistes s'engagent à accorder des droits égaux aux Juifs. Le congrès adopte cependant une charte nationale des Arabes de Palestine qui interdit l'immigration juive ainsi que toute acquisition foncière effectuée par des Juifs.

Cette orientation nouvelle et inquiétante du nationalisme palestinien s'incarne dans la personne de deux leaders : Amin al-Husseini et Arif-al Arif. Mais il s'est également trouvé des notables palestiniens, tel Awni Abd al-Hadi – qui avait été le secrétaire de Fayçal – pour partager la ligne politique adoptée par ce dernier, qui entendait privilégier la cause panarabe, fût-ce au détriment du droit des Palestiniens à l'autodétermination. D'autres partagent l'opinion exprimée par le maire de Jérusalem, Moussa Kazim Pacha al-Khalidi, dans un entretien du 8 octobre 1919, et se montrent opposés à tous droits qui seraient accordés aux Juifs.

Deux organes de presse palestiniens fondés en 1918, *al-Mountaba al-Adabi* (*Le Club littéraire*) et *al-Nadi al-arabi* (*Le Club arabe*, branche d'al-Fatat) entreprennent alors une campagne virulente contre les Britanniques et les sionistes. (...).

La conférence pour la paix de Paris,

qui a débuté le 18 janvier 1919 pour s'achever en août 1920, fut organisée par les vainqueurs de la Première Guerre mondiale afin de négocier les traités de paix entre les Alliés et les vaincus. On ne savait que trop que la France désirait un protectorat sur la Syrie. Fayçal (que les Britanniques avaient embarqué à cette fin sur un navire de guerre) assistait à cette conférence en tant que représentant du roi Hussein. Il ne réclama cependant pas une indépendance arabe immédiate, se contentant de se prononcer en faveur d'un État arabe sous mandat britannique, et s'abstint de toute revendication relative à la Palestine : « *Les Arabes reconnaissent que de nombreux intérêts conflictuels sont centrés en Palestine. Ils admettent les revendications morales des sionistes. Ils considèrent les Juifs comme des proches parents dont ils seront heureux de voir les justes revendications satisfaites* ».

(...) Dans une lettre dictée au magistrat juif américain Felix Frankfurter, le 1^{er} mars 1919, Fayçal réaffirma à nouveau son appui au mouvement national juif (« *nous leur souhaitons de tout cœur un retour au pays* »). Cependant, mis sous pression par les nationalistes arabes, qui l'accusaient de trahison parce qu'il avait cédé à

Clémenceau sur la Syrie, Fayçal se sentit obligé de durcir sa position envers les Français.

En juillet 1919, le congrès syrien (syro-palestinien), réuni à Damas, rejeta l'accord Fayçal-Weizmann, s'opposant à l'idée d'un Commonwealth (communauté étatique) juif. Entretemps, six mois s'étaient écoulés depuis l'accord conclu entre Fayçal et Weizmann.

Et, le 27 novembre 1919, s'est tenue à Haïfa une assemblée que l'on devait désigner ultérieurement sous l'appellation de « *deuxième congrès national palestinien* » : les participants exigent l'indépendance complète de la Syrie unifiée, y compris la Palestine. Au printemps 1920, Mohammed Izzat Darwaza, organisateur avec le maire de Jérusalem Aref al-Dajani du premier congrès syro-palestinien à Jérusalem (qui se réunit du 27 janvier au 10 février 1919), sera plus net encore : « *Nous n'accepterons pas que la Palestine soit sacrifiée sur l'autel de l'indépendance* ». Mais ni le congrès national palestinien ni les porte-parole nationalistes palestiniens ne songent à désavouer Fayçal en tant que porte-parole de leur mouvement.

C'est au mois de mars 1920 que le congrès (pan-) syrien proclamera



Chaim Weizmann

“

À l'agitation politique nationaliste succèdent à présent des pogroms d'inspiration raciste au cours desquels on s'en prenait aux membres du Vieux Yichouv, sans même se donner la peine de masquer cette haine par des slogans.

Fayçal roi de la Syrie unie (incluant la Palestine). Prenant désormais conscience, d'une part, qu'il avait été floué sinon abandonné par Londres, et, d'autre part, de la force du courant nationaliste pan-syrien en Syrie et en Palestine, il opère alors une volte-face politique en exigeant à présent que la Palestine soit incorporée à la Syrie, dont il soutient à présent qu'elle en fait partie intégrante.

Ensuite, au cours des mois de mars et d'avril 1920, de sanglantes émeutes éclatent à Jaffa ainsi qu'à Jérusalem après la proclamation au mois de mars de l'indépendance de la Syrie unie (c'est-à-dire comprenant la Palestine) par le congrès national syrien. Aux cris de « Vive Fayçal ! » et d'« À bas les Britanniques », s'ajoutent ceux d'« *Idbah al-yahoud* » (« Égorgez les Juifs ! »). Et, lors du pèlerinage annuel de Nebi Moussa, le 4 avril 1920, à Jérusalem, la foule fanatisée se lance dans « un effroyable massacre de la population du quartier des Juifs orthodoxes », pourtant notoirement hostiles au sionisme, aux cris d'« *al-Yahoudna kalabna !* » (« Les Juifs sont nos chiens »).

La revue nationaliste *Souriya al-Janoubiya* (*La Jeune Syrie*), publiée à Jérusalem, et avec l'aide de la France, sous la direction d'Arif al-Arif et de Hassan al-Budeiri, menace d'appeler au soulèvement, tout en ajoutant : « *La fin des étrangers est proche. Les Juifs seront noyés dans leur propre sang* ». Et c'est un nouveau bain de sang qui survient, en effet, à Jaffa, en 1921, à l'occasion de la célébration, le 1^{er} mai, de la fête du travail par les travailleurs juifs (...)

Force est de constater que l'on assiste ici à un tournant décisif dans l'histoire du nationalisme palestinien, annonçant les massacres à venir. À l'agitation politique nationaliste succèdent à présent des pogroms d'inspiration raciste au cours desquels on s'en prenait aux membres du Vieux Yichouv, sans même se donner la peine de masquer cette haine par des slogans. Le sentiment national palestinien s'est mué en un mouvement de masse en proie à un délire natio-

naliste raciste qui va de pair avec l'éclosion d'une série de sociétés secrètes palestiniennes extrémistes, dont La Main noire (*al-Kaff al-Sawda*), dont le but avoué consiste à « tuer l'escarrot sioniste, tant qu'il est encore jeune ». Le journal *Souriya al-Janoubiya* menace de « substituer le glaive aux paroles et le sang à l'encre ».

À terme, cet extrémisme raciste précipitera la partition du pays sur des bases ethniques, devenue inévitable face à la montée des haines qui minent toute perspective de coexistence.

La conférence de San Remo d'avril 1920 confirmera et précisera, comme l'on sait, les accords secrets Sykes-Picot de 1916, en confiant trois « mandats » à Londres, relatifs respectivement à la Palestine – conformément à la position qu'avait défendue Fayçal devant les instances internationales –, à la Transjordanie et à la Mésopotamie (Irak). Le mandat accordé à la France portait sur la Syrie et le Liban.

Un tournant décisif dans l'histoire

L'accord conclu le 3 janvier 1919 par Fayçal et Weizmann au sujet du tracé de la frontière entre le Hedjaz et la Palestine, et avalisant la déclaration Balfour moyennant l'obtention par les Arabes de leur indépendance, sera d'abord passé sous silence par les nationalistes palestiniens. Il faudra attendre le mois de juillet suivant pour la voir rejetée par le congrès syrien (syro-palestinien), réuni à Damas, opposition à laquelle se rallieront tous les nationalistes palestiniens qui refusent que « *la Palestine soit sacrifiée sur l'autel de l'indépendance* ». (...).

Le double jeu des leaders nationalistes palestiniens qui ont refusé de désavouer publiquement Fayçal au lendemain de la Première Guerre



Le roi Fayçal



On ne relève aucune protestation arabe palestinienne contre la déclaration Balfour au cours de l'année qui suivit sa publication.

Mondiale - alors que ce dernier qui était censé les représenter défendait la Déclaration Balfour -, préfigurait d'autres ambiguïtés qui allaient caractériser la politique palestinienne par la suite : telle que la tolérance tacite des ventes de terrains agricoles aux organisations foncières sionistes par les grands propriétaires absenteïstes arabes ou l'absence de mise en place des structures d'un futur Etat arabe palestinien en 1948 à la veille de l'évacuation du pays par les forces britanniques. N.W



Les bourreaux sont toujours les victimes

Par Guy Konopnicki

Céline passa les dernières années de sa vie à geindre et à radorer, déclinant diverses versions de sa cavale à travers l'Allemagne en ruine, de son exil au Danemark et de son retour en France, obligé, le pauvre, de s'installer à Meudon. Il était la victime de la guerre, de toute la guerre, la seule victime, pauvre dupe des nazis, c'était pour le capturer, lui, Ferdinand, que les Américains avaient débarqué et que l'Armée Rouge marchait sur Berlin. Fuyard, lâche, radin, Céline, rentré à la faveur des lois d'amnistie, publiait livre sur livre, répétant la même histoire dans Nord, D'un château l'autre, Rigodon, pour récupérer un maximum d'argent, harcelant son éditeur de courriers quand les à valoir ne lui suffisaient pas. Les dizaines de millions de morts de la guerre n'avaient aucune importance. Il n'y avait que Céline, sa femme, son chat et son copain Le Vigan, l'acteur délateur, l'ami de la Gestapo.

Gallimard ne rééditera pas les pamphlets antisémites de Céline, que la Lulu voulait lâcher à 105 ans, pour que les ayant droit ne perdent pas les derniers sous qu'ils peuvent rapporter avant le passage dans le domaine public.

Madame Destouches a vécu plus d'un siècle, 5000 enfants juifs de France ont été assassinés, comme l'avait préconisé Céline dans ses ignobles pamphlets. Mais Céline est toujours une vic-

time, la preuve étant qu'on le censure encore...

Les Kollabos pleurnichent depuis août 1944, ils n'ont jamais cessé. Indécents, minables, ils n'ont de cesse de répéter que les martyrs, les vrais, ce sont les traîtres exécutés, les Henriot, Herold Paquis et autres Brasillach. Les survivants n'exprimèrent jamais le moindre regret, ni Darquier de Pellepoix dans son exil, ni Coston, qui continua à publier son encyclopédie des juifs menant le monde, jusqu'à sa mort à 101 ans, les ordures, finalement, ça vit vieux quand ça échappe au châtiement.

En version chic, les Paul Morand, les Jacques Chardonne persistèrent dans l'ignominie antisémitique, sans jamais être inquiétés. Morand fut-même élu à l'Académie Française, en 1969,

dès que le général de Gaulle ne fut plus en mesure d'opposer son veto, pour cause de démission.

Mais les antisémites sont, par définition, des victimes.

La Nakbah, la vraie

Rien ne change. Des avocats, dont le métier est de défendre tout justiciable, trouvent des oreilles complaisantes quand ils alertent l'opinion sur le sort des pauvres djihadistes français capturés en Irak, en Syrie et au Kurdistan... Le scénario est parfaitement célinien. Des millions de pauvres gens sont parqués dans les camps de réfugiés, traversent les déserts et s'embarquent sur des rafiots pourris. On ne compte plus les morts de cette effroyable guerre, ni les blessés, les déracinés. L'Etat Islamique d'Irak et du Levant a

“

Les Kollabos pleurnichent depuis août 1944, ils n'ont jamais cessé. Indécents, minables, ils n'ont de cesse de répéter que les martyrs, les vrais, ce sont les traîtres exécutés, les Henriot, Herold Paquis et autres Brasillach.



Comme autrefois les SA, les SS, les miliciens français, les doriotistes et les gestapistes, ces djihadistes ont été recrutés dans les bas fonds.

provoqué la plus grande catastrophe de l'histoire du monde arabe et musulman, la Nakbah, la vraie, mais, comme l'on sait le mot est utilisé pour autre chose.

Les ruines s'étendent de l'Euphrate jusqu'au piémont du Golan, de villes entières sont rasées, les Kurdes, les yézidis et les chrétiens d'Orient ont été massacrés systématiquement, des milliers de femmes et de fillettes ont été capturées, violées, torturées, mariées de force à des assassins. Mais les victimes seraient donc ces pauvres Français prisonniers des vainqueurs...

Qui sont-ils ? De petites fripouilles, souvent radicalisées en prison, des repris de justice, des minables, femmes et hommes, engagés par haine de la France et des juifs. Et les voici, implorant la protection de cet état de droit qu'ils entendaient abattre pour imposer leur version de la loi coranique, celle qui rend la justice par la torture, le fouet, le sabre et la potence. Les voici donc, dans les geôles d'Assad et, pour les plus chanceux, dans les camps de fortune des combattants kurdes.

Comme autrefois les SA, les SS, les miliciens français, les doriotistes et les gestapistes, ces djih-

distes ont été recrutés dans les bas fonds. Des voyous, trafiquants de drogue, voleurs, braqueurs, qui pourrissaient la vie des quartiers populaires de France avant de s'engager dans une légion d'assassins. Mais ce sont eux, les victimes ! Des pétitions circulent, et certains médias tendent le micro aux avocats de ces pauvres enfants perdus. Il faudrait donc se préoccuper d'une harpie, qui emmena ses enfants sur le territoire de l'Etat islamique, afin qu'ils soient, tôt, dressés au meurtre, à la manière des Jeunesses hitlériennes. Il faudrait soustraire les miliciens de Daesh à la justice des pays arabes, qui appliquent la peine de mort, conformément aux principes que les djihadistes entendaient faire triompher dans le monde. Ils demandent à être jugés en France, dans ce pays où ils ont assassiné 263 personnes depuis les attentats de janvier 2015. Ce sont eux, les victimes, plus que les blessés, les orphelins, les familles endeuillées par les attentats, et qui affrontent toutes les tracasseries administratives dont la France a le secret pour obtenir un minimum d'aide et de soutien. Qui se soucie de cet enfant né après la mort de son père,

tombé sous les rafales en novembre 2015 ou de ces handicapés à vie grièvement blessés sur la Promenade des Anglais un soir de 14 juillet...

Une impudeur insolente

La même histoire se répète toujours. La cavale de Céline en Allemagne commença lorsque les nazis s'acharnaient encore à faire passer les derniers convois de déportés sur les voies ferrées bombardées. Mais il avait l'impudeur insolente, Céline. Il parlait de ses trains à lui et de Bébert, son chat, qu'il a failli perdre, sous les bombardements alliés, en gare de Stuttgart. Cette même gare où les rescapés des camps, couchés à même le sol, devaient attendre le train qui devait, enfin les rapatrier. Faute de mieux, beaucoup rentrèrent par les mêmes wagons de bois qui les avaient emmenés. Il y avait seulement un peu plus de paille et des vivres, fournis à la Croix-Rouge par l'armée américaine. Un magnifique film d'Emmanuel Finkiel, reprenant le récit de Marguerite Duras, La Douleur, rappelle ce que furent l'attente et le retour d'un déporté politique...



“
Comme hier pour
l'ex-Yougoslavie et le
Rwanda, les criminels et
leurs complices, engagés
dans les rangs de Daesh,
doivent être traduits
devant une cour
internationale de justice.

Des déportés à peine libérés furent retenus en Allemagne, en raison des risques d'épidémie... Mais les écrivains français se préoccupaient du sort de Robert Brasillach, rédacteur en chef d'une feuille délatrice, Je suis partout, condamné à mort. Brasillach, qui avait atteint le sommet de l'ignominie, en demandant aux nazis de ne pas oublier les petits, lors des rafles de juifs de 1942.

Nous aurons, sans nul doute, de belles pétitions d'intellectuels quand les Français du djihad seront traduits devant les tribunaux des pays où ils cru régner par la terreur. Certes, ils n'auront pas droit à un procès équitable, comme les terroristes palestiniens qui répondent de leurs crimes devant la justice d'Israël. Mais ceux qui n'ont cessé de réclamer la libération d'un assassin, Marwan Barghouti, condamné pour avoir dirigé une vague d'attentats visant des civils, ne diront jamais qu'il a eu la chance d'être jugé par un Etat de droit, par une justice farouchement attachée à son indépendance, celle d'Israël. La Syrie n'est pas en Etat de droit, les territoires libérés du Kurdistan ne sont pas reconnus par la communauté internationale. Ils sont

même lâchement abandonnés, les Kurdes, que la Turquie mitraille dans le dos, avec la bénédiction de la Russie. Le droit pourrait donc amener la France à réclamer ses ressortissants... Ne pouvant enquêter sur place sur l'implication de chacun, nos magistrats devraient se contenter de le juger pour association de malfaiteurs en liaison avec une entreprise terroriste. Ce serait une insulte pour les dizaines de milliers de victimes directes de Daesh, pour les millions de victimes de cette guerre.

Héroïsme

Français ou non, les djihadistes sont complices ou auteurs de crimes de guerre et, même, s'agissant des viols de masse et de l'extermination des yézidis et des chrétiens, de crimes contre l'humanité. La justice française n'est pas compétente pour juger de crimes de cette nature. Comme hier pour l'ex-Yougoslavie et le Rwanda, les criminels et leurs complices, engagés dans les rangs de Daesh, doivent être traduits devant une cour internationale de justice. La communauté internationale doit cette justice

aux victimes. La France, dont près de deux mille ressortissants sont partis s'enrôler dans les milices d'assassins, se grandirait en prenant ses responsabilités de membre du Conseil de sécurité des Nations Unies. Les assassins enrôlés par Daesh ne sont pas de simples délinquants, moins encore des enfants perdus de la République. Ce sont des criminels de guerre et ils doivent être jugés comme tels.

Las. A peine achevée, l'équipée sanglante de Daesh semble déjà oubliée. Les victimes n'ont pas de chance. A quelques kilomètres près, la moindre égratignure fait un héros. Les charniers de Syrie et d'Irak ne sont pas tous recouverts, on retrouve chaque jour des cadavres dans les décombres. Des hommes, des femmes, des enfants meurent chaque jour, dans les ruines, les camps de réfugiés, sur les routes de l'exil et sur les mers. Mais la grande héroïne de cette région est une gamine de Cisjordanie qui a osé insulter et gifler des soldats israéliens, assez disciplinés pour observer les consignes de modération et ne pas répondre aux provocations. Frapper un juif est un acte d'héroïsme, forcément ! GK

Réélection de Joël Mergui à la Présidence du Consistoire de Paris

Joël Mergui a été réélu à la présidence du Consistoire de Paris, ce lundi 8 janvier 2018, par le premier Conseil des administrateurs franciliens statutairement recomposé à la suite des élections du 26 novembre dernier.

Pour mémoire, les adhérents de l'ACIP procèdent tous les 4 ans au renouvellement par moitié des 26 membres du Conseil qui constituent l'organe décisionnel de l'institution créée par Napoléon 1er pour représenter le culte juif à Paris-Ile-de-France.

Ce premier Conseil de la mandature 2018 est marqué par un profond renouvellement de l'équipe dirigeante largement féminisée et rajeunie puisque le plus jeune des administrateurs n'a pas 30 ans.

10 femmes siègent désormais au Conseil aux côtés de leurs homologues masculins et du Grand Rabbin de Paris pour prendre des décisions qui engagent la communauté juive francilienne sur des sujets comme l'éducation religieuse, la cacheroite, le patrimoine, la sécurité, les finances, la solidarité, la mémoire, les services religieux et le Centre Européen du Judaïsme.

Dans son premier discours à l'issue de sa réélection à l'unanimité moins une voix, Joël Mergui a renouvelé ses remerciements aux membres de sa nouvelle équipe pour leur enthousiasme **à servir le Judaïsme français, à défendre chaque juif et pour leur détermination à engager plus avant la mutation du Consistoire du XXI^e siècle.**

En 2013 et 2017, lors des deux dernières campagnes électorales, 22 des 26 administrateurs élus ont soutenu avec Joël Mergui la nécessité d'un Consistoire en mouvement, uni et fort pour : faire face aux besoins de la plus grande communauté juive d'Europe ; défendre la liberté religieuse ; assurer une plus grande proximité et une amélioration de la qualité de l'offre de services consistoriale ; lutter contre l'antisémitisme et promouvoir le Centre Européen du Judaïsme, dont l'inauguration est prévue cette année.

A l'ordre du jour du premier Conseil de cette nouvelle mandature, **il fut également procédé à l'élection du Bureau (voir ci-dessous) dont la parité homme/femme représentait un signal fort à destination de la communauté juive.**

Joël Mergui a aussitôt redéfini les objectifs de chaque Commission de travail (voir ci-dessous) qui ont déjà commencé à se mettre au travail sur les différentes thématiques tels que le progrès, la modernisation et l'amélioration des services consistoriaux.

La délégation des représentants du Consistoire de Paris au Consistoire Central a également été constituée et un hommage précédé de paroles de Torah du Grand Rabbin de Paris fut rendu à toutes les victimes des attentats de 2015.

Le 16 janvier, le conseil des présidents de communautés locales franciliennes fut l'occasion de présenter les nouveaux élus et les responsables des commissions ainsi que le dayan Benyamin Chelly, membre du Beth Din.

Élection du Bureau

Président : **Joël Mergui**

Conseiller du président : **Daniel Vaniche**

Vice-Présidents : **David Amar - Sammy Ghozlan - Elie Korchia - Murielle Schor**

Trésorier : **Jack-Yves Bohbot**

Trésorière adjointe : **Vanessa Dahan**

Secrétaire rapporteur : **Max David Ghozlan**

Secrétaire rapporteur adjointe : **Claude Haik**

Ordonnateurs des dépenses : **Anne Laurence Breton - Martine Mimoun**

Membre : **Elisabeth Steiner**

Présidence des commissions

- Commission Affaires religieuses - Cacherout - Abattage rituel : **David Amar**
- Commission Communautés : **Jack-Yves Bohbot**
- Commission Talmud torah – Ecoles - Education juive : **Anne Marie Boubli - Colette Chiche**
- Commission Communication : **Patrick Bunan** en charge du Numérique et des Systèmes d'Information
Pascal Karsenti en charge des Editions Communautaires
Michel Gurfinkiel
- Commission Centre Europeen du Judaïsme : **Daniel Vaniche - Alexandre Elicha - Murielle Schor**
- Commission Juridique : **Elie Korchia**
- Commission Antisémitisme, Antisionisme et Sécurité : **Alex Buchinger**
- Commission de la Famille : **Elisabeth Steiner**
- Commission des Relations avec les autres cultes : **Michel Gurfinkiel**
- Commission Adhésion – Dons et Solidarité : **Martine Mimoun**
- Commission Judaïsme et Société : **Alexandre Elicha**
- Commission Finances : **Vanessa Dahan**
- Commission Alyah intérieure – Accueil et animation des communautés : **Sam Attia** (Président Acip St-Lazare 9e) - **Jacques Hubert Gahnassia** (Président Acip Vauquelin 5e) - **Claude Haik**
- Commission Formation : **Colette Chiche**
- Commission Jeunesse : **Sarah Tellouk**
- Commission Relève communautaire – Hazak : **Emmanuel Cohen**
- Commission Israël : **Anne Marie Boubli - Sammy Ghozlan - Sabine Roitman - Daniel Vaniche**
- Commission Sociale – Secours juif et générosité : **Vanessa Dahan - Anne Laurence Breton**
- Commission du Dernier Devoir – Hevra Kadicha : **Serge Benhaim** (Président Acip La Roquette 11e)
- Commission Travaux : **Albert Elharrar** (Président Acip Créteil)
- Commission Relations avec les communautés associées et autonomes : **Albert Elharrar**
- Commission du Développement, de l'étude et des cours : **Anne Laurence Breton**
- Commission Shoah : **Claude Bochorberg**
- Commission Culture – Faire vivre notre patrimoine : **Claude Haik**
Alain Krief (Administrateur Acip Nazareth 3e)
- Information Juive – Comité éditorial : **Michel Gurfinkiel - Pascal Karsenti - Elie Korchia - Philippe Meyer - Sabine Roitman**
- Commission Fleg : **Daniel Vaniche - Emmanuel Cohen - Max David Ghozlan - Laurent Philippe** (Trésorier Centre Fleg) - **Sabine Roitman - Sarah Tellouk**



Six cents juifs du « 92 » et... Dany Boon réunis à Boulogne

Le Conseil des communautés juives des Hauts-de-Seine (CCJ 92) a organisé le 4 décembre son gala annuel au Carré-Bellefeuille de Boulogne-Billancourt, sous l'égide du Consistoire et en partenariat avec la municipalité. Point d'orgue de la soirée : le dernier one-man-show de Dany Boon. Plus de six cents personnes étaient dans la salle et vingt communautés locales représentées autour du président du Conseil et Vice-président du Consistoire de Paris, Maître Elie Korchia, de Joël Mergui, de nombreux élus et personnalités du département. Dany Boon a offert le bénéfice de la soirée à l'Appel national pour la tsedaka et à l'association Orphéopolices, qui vient en aide aux orphelins de la police.

La synagogue de Brest a soufflé ses trente bougies

La communauté juive finistérienne, présidée par le docteur Jean-Philippe Elkaim, a célébré le 7 décembre le trentième anniversaire de son lieu de culte de Brest, en présence de l'ambassadrice d'Israël Aliza Bin-Noun et du vice-président du Consistoire, Jack-Yves Bohbot, qui représentait Joël Mergui. Le rabbin régional Ariel Bendavid, venu de Nantes, a animé l'office dans une synagogue bondée. Des élus locaux et représentants des communautés voisines du grand Ouest étaient présents.

Trois héros de 1967 au gala du Libi

Joël Mergui a assisté le 9 décembre au gala annuel du Libi-France, afin d'encourager le dévouement et l'action inlassables de sa présidente, Gladys Tibi, en faveur du bien-être des soldats de Tsahal. Le grand rabbin de Paris, Michel Gugenheim, le député Meyer Habib, l'ambassadrice d'Israël, Aliza Bin-Noun, et de nombreuses personnalités étaient présentes. Les trois para-



chutistes Tzion Karsenty, Itzhak Yifat et Haïm Oshri, dont la photo de groupe a été mondialement diffusée, ont raconté la reconquête de Jérusalem à laquelle ils ont participé il y a un demi-siècle. Le public buvait leurs paroles.

Yonathan Hayoun : un jeune rabbin pour Annemasse

La communauté d'Annemasse, en Haute-Savoie, a solennellement accueilli le 17 décembre son nouveau et jeune rabbin, Yonathan Hayoun, en présence du grand rabbin Haïm Korsia et du grand rabbin régional, Richard Wertenschlag. Des élus locaux de cette ville située tout près de Genève assistaient à la cérémonie. Yonathan Hayoun succède au rabbin Samuel Cohen Zal, décédé il y a un an.



Emmanuel Macron en faveur d'une laïcité ouverte

Le chef de l'Etat a profité de ses vœux aux autorités religieuses, le 4 janvier, pour défendre une laïcité ouverte. Il a indiqué qu'il ne demanderait « jamais à quelque citoyen que ce soit d'être modérément dans sa religion ou de croire modérément ». Le grand rabbin Haïm Korsia et le président Joël Mergui ont pu échanger avec Emmanuel Macron dans un climat qualifié de « convivial ». Le locataire de l'Elysée avait déjà rencontré les représentants des différentes confessions, le 21 décembre, en compagnie de plusieurs ministres. Il souhaite notamment associer chacun à la préparation des futures lois de bioéthique. Joël Mergui a rappelé au président de la République l'importance que notre communauté attache à Jérusalem au moment où son statut de capitale d'Israël est remis en cause.

Le Président du Consistoire et le Grand Rabbin de France à Amiens

Le Consistoire régional du Nord s'est réuni dimanche 21 janvier dans le tout nouveau bâtiment de la communauté juive d'Amiens, à l'invitation du Président du Consistoire régional, Charles Sulman, et du Président de la communauté Guy Zarka.

Toutes les communautés de la région étaient représentées : Amiens, Boulogne sur Mer, Dunkerque, Lens, Lille, Saint-Quentin, Valenciennes. La séance, présidée par Joël Mergui, a porté notamment sur la situation dé-

mographique des communautés du nord : seules Lille, Amiens et Valenciennes continuent à réunir le mynian le chabbat. Lille participe pleinement au projet d'alyah interne prôné par Joël Mergui, en organisant de nombreuses activités culturelles et permettant ainsi d'assister à un certain renouveau. Les autres communautés sont hélas en déclin ou en voie de disparition, et l'avenir de leur patrimoine a été évoqué : Dunkerque, qui reste désormais fermée toute l'année, doit se rapprocher du Consistoire Central pour lui léguer ce bien ; un projet de musée est à l'étude pour la synagogue de Lens. Enfin, Charles Sulman a été reconduit comme délégué titulaire de la région au Conseil du Consistoire Central, et Guy Bensoussan (Lille) a été nommé suppléant.

La réunion s'est achevée par un repas autour du Président de la région des Hauts de France, Xavier Bertrand, et de la maire d'Amiens, Brigitte Fouré, en présence du Grand Rabbin de France, Haïm Korsia.

Une délégation consistoriale chez le ministre de l'Agriculture



Le grand rabbin Haïm Korsia, le grand rabbin Bruno Fizon, spécialiste de lashe'hita, et le président Joël Mergui se sont longuement entretenus, le 18 janvier, avec Stéphane Travert, ministre de l'Agriculture. Ils ont plaidé pour que la France soutienne à l'échelon européen la pérennité de l'abatage rituel sans étourdissement, conforme à la Halakha. Ils ont réitéré aussi l'engagement du Consistoire pour que lessho'hatim (sacrificateurs rituels) continuent à être formés au bien-être animal et aux mesures d'hygiène et de sécurité indispensables en matière d'abatage.

Actes antisémites en série en janvier

Pendant les cérémonies d'hommage aux victimes des attentats de 2015, le climat était d'autant plus lourd que l'anniversaire a été marqué par une série d'agressions

antijuives, notamment à Créteil et Sarcelles. Joël Mergui a réagi ainsi : « Cette forte recrudescence d'actes antisémites suscite une vive émotion au sein de la communauté juive - sans compter les innombrables messages haineux qui polluent les réseaux sociaux et la poursuite de manifestations de soutien au BDS, pourtant interdites par la loi. J'ai alerté le ministre de l'Intérieur.

Je constate par ailleurs que plus de neuf mois après le terrible assassinat de Sarah Halimi, la justice n'a toujours pas retenu la circonstance aggravante d'antisémitisme, malgré le rapport d'expertise psychiatrique et le réquisitoire du procureur de la République » en ce sens.

Réunion des responsables de talmudei Torah

Les responsables de talmudei Torah franciliens se sont réunis le 17 janvier en présence du grand rabbin de Paris et du président du Consistoire. Les échanges ont porté sur la nécessité de multiplier les classes destinées aux post-bar et bat mitzva, ainsi que les shabbatot pleins afin de renforcer les liens entre les élèves, les parents et les enseignants. Les présidentes des commissions talmud Torah et formation, Anne-Marie Boubli et Colette Chiche, ont exposé les pistes qu'elles envisagent pour mieux aider les professeurs dans le contexte social et technologique actuel.

Le grand rabbin Gugenheim et Joël Mergui à Jérusalem

Début janvier, le grand rabbin de Paris, Michel Gugenheim, et le président Joël Mergui ont participé au Congrès annuel des dirigeants communautaires qui se tenait à Jérusalem à l'invitation de l'Organisation sioniste mondiale (OSM). Quarante pays étaient représentés. Joël Mergui a plaidé en faveur d'une coopération renforcée entre le judaïsme français et les autorités israéliennes pour l'intégration optimale desolim dans l'Etat juif et la

lutte contre l'assimilation dans l'Hexagone. Michel Gugenheim a félicité en sa présence le grand rabbin séfaraide et Rishon Le Tzion, Itzhak Yossef chlita, de



« marcher fidèlement sur les pas de son illustre père », le grand rabbin Ovadia Yossef zatsal qui se rendait fréquemment en France.

Notons que Joël Mergui, accompagné des administrateurs Jack-Yves Bohbot et Anne-Marie Boubli et des directeurs des Consistoires central et de Paris, a reçu le

18 janvier à Paris le président de l'OSM Avraham Duvdevani et son délégué en France, Moshé Cohen. Le partenariat évoqué à Jérusalem a été encore au centre des discussions, avec en particulier l'accord entre le Consistoire et l'OSM pour la généralisation en cours de classes d'oulpan dans les synagogues.

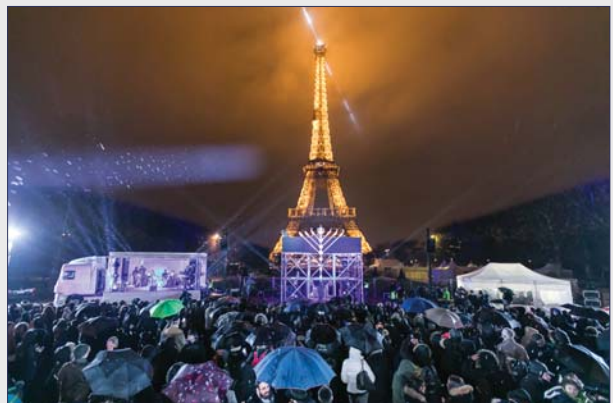
Hyper cacher : trois ans après, une plaie non cicatrisée

Le grand rabbin Haïm Korsia et le président Joël Mergui ont participé les 7 et 9 janvier aux cérémonies commémorant le troisième anniversaire des attentats sanglants de l'hiver 2015. Ils ont accompagné Emmanuel Macron, son épouse Brigitte Macron, la maire de la capitale Anne Hidalgo et plusieurs ministres sur les lieux des tueries. Une minute de silence a été observée lors des réunions respectives du Consistoire de Paris et du Consistoire central, les 8 et 9 janvier, en souvenir de toutes les victimes. Les grands rabbins Haïm Korsia et Michel Gugenheim ont récité des prières pour les quatre Juifs assassinés dans l'Hypercacher : Phi-

lippe Braham zal, Yohan Cohen zal, Yoav Hattab zal et François-Michel Saada zal. Le 9 dans la soirée, un hommage s'est déroulé devant le jardin des oliviers « Paix et fraternité » situé face au magasin endeuillé de la porte de Vincennes. Une initiative du maire de Saint-Mandé, Patrick Beaudoin. Dans la foulée, le CRIF a organisé un allumage de bougies en présence d'un millier de personnes environ. Son président, Francis Kalifat, et l'ensemble des représentants du judaïsme français, dont Haïm Korsia et Joël Mergui, y assistaient. A leurs côtés, le chef du gouvernement Edouard Philippe - qui a échangé quelques mots avec les familles des disparus -, ses prédécesseurs Bernard Cazeneuve et Manuel Valls, le président François Hollande et d'autres personnalités politiques de premier plan.

Festivités de Hanoucca : toujours plus...

Les initiatives se sont multipliées en décembre pour célébrer Hanoucca. Impossible de les citer toutes. Le 20 décembre, près de quatre cents enfants scolarisés dans des établissements juifs ou élèves des talmudei Torah d'Ile-de-France étaient réunis à la synagogue de la Victoire pour allumer la huitième bougie. Une manifestation impressionnante et joyeuse, ponctuée de numéros de clowns et de magie, mise sur pied grâce aux responsables des commissions jeunesse et « relève communautaire » du Consistoire, Maître Sarah Tellouk et Emmanuel Cohen. Ce dernier a été élu administrateur pour la première fois au scrutin de novembre 2017. Notons encore que deux cent cinquante personnes se sont pressées au concert de liturgie judéo-marocaine qui a eu lieu le 17 décembre dans le cadre du centre communautaire de la rue Ancelle, à Neuilly-sur-Seine. Des allumages se sont déroulés dans les prisons et les hôpitaux. Enfin, le grand rabbin de Paris, Michel Gugenheim, et le président



Joël Mergui se sont exprimés lors du principal allumage public du mouvement Loubavitch, ce même 17 décembre au Champ de Mars. Il y avait foule malgré un temps pourri. Les intervenants ont surtout insisté sur la nécessité de défendre Jérusalem contre les révisionnistes qui remettent en cause le lien trimillénaire entre la capitale d'Israël et le peuple juif, et de poursuivre le combat victorieux des Hasmonéens commémoré à Hanoucca.



Ainsi parlait Nahman de Braslaw

Nahman de Braslaw fut l'un des guides spirituels du courant du Baal Chem Tov dans le mouvement hassidique. Né en 1722, il s'établira à Medvedevka dans la région de Kiev. En 1798 il effectue un voyage en Palestine . Cette visite – disent ses biographes - marqua pro-

fondément Nahman qui aimait à dire : « Où que j'aïlle c'est toujours en Eretz Israël que je me rends ».

Dans une polémique qui l'opposa au dirigeant Aryeh de Shpola , il fit accusé de parsemer son enseignement d'idées sabbatéennes et frankistes. Plus tard, Nahman de Braslaw noua une profonde amitié

avec Lévy Yitzhak de Berditchev.

En Israël, les hassidim bratslaviens se concentrent dans la vieille ville de Jérusalem et à Bné Beraq. Un petit livre intitulé « L'arme délicate » (Hé-nechek ha'adine) vient de paraître en Israël. Nous publions ci-dessous la traduction d'un certain nombre d'aphorismes de Nahman de Braslaw.

Mon Dieu tu es la clef de toutes mes réussites.

Dieu puissant, source de toute vie, sans toi je suis sans forces, renforce mon âme, donne-moi la volonté spirituelle pour accueillir avec joie tout ce qui se présente dans ma vie

Dieu de tous les vivants, donne-moi une vie pleine de sens, une vie que l'on considérera comme riche parce qu'elle serait pleine de sainteté.



Maître unique ! Donne-moi la force d'ôter de moi tout élément de paresse . Permits à mon âme de s'élever et de se rapprocher de toi autant que je le pourrais.

Cher Dieu ! Enseigne-moi à mettre en pratique mes idées. Je veux les transmettre à des enfants. Oriente mes relations avec mes enfants de telle sorte que leur cœur aille vers la bonté et la charité et vers la sagesse de la vérité ! Fais de sorte que je ne transmette à mes enfants que le bien !

Mon Dieu ! Tu es plus profond que toute recherche, simple comme l'infini ! Aide-moi à cheminer dans la voie de l'innocence et la simplicité !

Mon Dieu, aide-moi à être un être généreux. Aide-moi à apprendre à donner... Donne-moi un cœur pur, un cœur large...

Dieu aimant, miséricordieux et puissant ! Préserve-moi des gouffres ! Transforme mes échecs en réussites. Regarde mes malheurs et proclame : cela suffit !

Maître du monde ! Tu entends les cris de détresse et de désespoir de chacun de tes enfants aimés. De toutes mes forces j'essaie d'arriver à toi. Me voici en train de t'implorer et tu comprends...

Dieu de tout ce qui est vivant, aide-moi à prier de toutes mes forces et de tout mon être. Aide-moi à prier !

Mon cher Dieu ! Permits-moi une seule fois de t'adresser une prière de vérité. Aide-moi à avoir une seule idée pure, à pleurer des larmes de vérité !

Cher Dieu ! J'ai envie de m'ouvrir à toi . Je veux te raconter mes doutes, mes certitudes, mes faiblesses, mes forces, mes échecs et mes réussites !

Quand je pleure, Dieu de bonté, oriente mes larmes vers toi, quand je soupire fais de sorte que mes soupirs soient vrais...

Eclaire pour moi le sens de la vie !

Dieu de sagesse ! Apprends-moi les vrais mots de sorte qu'ils touchent le cœur des autres. Apprends-moi à ne dire que des mots d'encouragement qui expriment mon amour et mon dévouement !

Mon Dieu ! Aide-moi à éviter des propos calomnieux. Ne permets pas à des paroles mensongères de traverser ma gorge. Je pris pour que je n'en vienne pas à dire du mal de l'autre. Apprends-moi, mon Dieu, de me taire quand il le faut et de parler si nécessaire !

Mon Dieu, aide-moi à développer en moi de la sensibilité et de la miséricorde pour tous les vivants !

Apprends-moi à chercher ce qu'il y a de bien chez les autres , à reconnaître leur valeur ! Apprends-moi à inspirer de l'amour à tous tes enfants parce qu'il y a du bien chez chacun d'entre eux.

Ils sont si nombreux ceux qui manquent de véritable amour. Ils sont si nombreux et ne parviennent pas à trouver leur moitié. Aie pitié d'eux toi qui es la source de tout amour !

Aide-moi à chérir la paix, à la rechercher... Protège-moi d'une attitude victorieuse qui ne conduit qu'à la tension et au conflit !

L'homme doit se perdre dans la prière et oublier sa propre existence.

La mélodie et le chant conduisent le cœur de l'homme vers Dieu.

Dieu est présent chaque fois qu'un traité de paix est signé.

Celui qui garde le silence face à l'injure est un véritable hassid.

L'humilité qui recherche l'approbation est pire que l'arrogance.

Le monde entier est comparable à un pont très étroit et l'essentiel c'est de ne pas avoir peur.

La solitude est une grande vertu. On devrait se réserver une heure chaque jour pour être seul avec Dieu.



La grammaire hébraïque et sa vocation

Par le rabbin Jacky Milewski

Nous publions ci-dessous un extrait de l'introduction que le rabbin Jacky Milewski consacre à « l'éthique de la grammaire hébraïque » (Ed. Biblieurope).

L'objectif de cette étude est de montrer que les règles de la grammaire hébraïque possèdent un sens spirituel et « thisur birn zu-frlà de leur aspect purement technique.

La grammaire constitue généralement une matière difficile à apprendre et particulièrement contraignante pour les écoliers, et les plus grands. Les règles semblent arbitraires, les exceptions inexplicables, les structures complexes. Pour autant, on s'accorde bien sur sa nécessité. En effet, ces règles assurent la cohésion d'une langue, et donc permettent la compréhension mutuelle de ceux et celles qui la parlent.

A priori, la grammaire et la morale appartiennent à des sphères bien étrangères l'une à l'autre. Peut-être pourrait-on dire qu'elles ont en commun la notion de règle puisque chacune de ces deux catégories possède une codification de ses normes. On ne se comporte pas comme on veut. Ainsi, on n'écrit pas un texte selon les fantaisies de chacun.

En réalité, la grammaire hébraïque contient et exprime un certain nombre de notions et d'idées à caractère moral. Les règles, le mode de fonctionnement de la langue, de la conjugaison, ne se limitent pas à une technique linguistique ; ils renvoient à des pensées existentielles et spirituelles. Les lettres muettes, les contractions, les genres qui s'appliquent aux termes de la langue, donnent à réfléchir sur des thèmes dont jamais on n'aurait envisagé qu'ils sont en lien avec l'univers de la grammaire. Le travail de recherche sur les racines, les temps de la conjugaison, correspondent au lien que l'on entretient avec l'histoire du peuple d'Israël et sa vocation. L'étude de



Approcher l'univers de la grammaire sous ce jour a l'avantage de lui donner un sens, de lui retirer l'aridité de sa technique, de son aspect arbitraire.

la signification des lettres, des voyelles, des signes de cantillation, ouvrent des perspectives de réflexion que l'on ne devine pas si on n'en a pas conscience.

Approcher l'univers de la grammaire sous ce jour a l'avantage de lui donner un sens, de lui retirer l'aridité de sa technique, de son aspect arbitraire. La grammaire hébraïque – et peut-être une certaine sagesse populaire des grammairiens universels – donnent à penser l'homme et son existence.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M. Mme Mlle _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Téléphone : _____ Email : _____

Abonnement (1 an, 11 parutions)

- France 33 €
 Etranger 41 €
 Abonnement de soutien 46 €

Ci-joint la somme de : _____ € Chèque Bancaire

Date : _____ Signature : _____

INFORMATION
JUIVE
LE JOURNAL DES COMMUNAUTÉS



Tél. : 01 48 74 29 87 - Fax : 01 48 74 41 97

E-mail - info@consistoire.org

A retourner accompagné du règlement au journal :
Information Juive, 17 rue Saint-Georges - 75009 Paris

Un livre d'Henri Meschonnic :

Spinoza, poème de la pensée

Par Anne Mounic

Cette réédition, en format de poche, aux Editions du CNRS, de ce livre, auquel Henri Meschonnic attachait beaucoup d'importance (voir l'entretien que j'ai mené avec lui en 2008, *Se in Deo esse : Le poème et l'esprit*, selon Henri Meschonnic, <http://temporel.fr/Se-in-Deo-esse-Le-poeme-et-l>) et qui fut publié tout d'abord chez Maisonneuve et Larose en 2002, est bienvenue. « La critique est forte », affirme Gérard Dessons dans sa préface. L'exergue de Francis Bacon (1561-1626), philosophe en rupture avec la scolastique médiévale – « Insensé, et contradictoire, serait de penser que ce qui n'a jusqu'ici jamais été fait, pourrait se faire sans des moyens jusqu'ici jamais tentés. » – indique quelle importance Henri Meschonnic accorde au commencement, c'est-à-dire à la capacité du sujet de s'inscrire dans un temps que le langage modèle. Dans son introduction à cet essai, sous le titre « Le langage, sinon – rien », (et il

faut prendre au sérieux cette alternative, présentée avec virgule, puis, précédant ce « rien », un tiret, qui en met en relief la vacuité), il écrit : « Et la pensée, au sens de l'invention d'une pensée, a un autre temps que nous. Elle vient de bien avant nous, porte au-delà de nous. Ne vaut que ce qu'elle fait vivre. C'est la raison de sa rigueur, et pourquoi nous ne devons de comptes qu'à elle. Cette rigueur même est la joie de vivre. »

Henri Meschonnic, dans un autre ouvrage (*Langage, histoire, une même théorie*, 2012), se réfère à saint Augustin (*Confessions*, livre XI, chapitre XVIII) pour affirmer cette plasticité du temps de l'esprit, qui transcende la mortalité individuelle par ce qu'il nomme, dans les notes à sa traduction de l'Exode (*Les Noms : Traduction de l'Exode*, 2003), en considérant le verset 3, 14 qui a trait au Nom de Dieu, « l'inaccompli » qui « ne cesse de s'accomplir », car nous avons affaire à un

« verbe », et « c'est une promesse ».

Il s'ensuit que la pensée de Spinoza, dont Robert Misrahi, éminent spécialiste du philosophe, souligne l'« originalité » sous son « double aspect », « enchaînement logique rigoureux » et orientation vers « la béatitude ou félicité » (Introduction générale à l'*Ethique*, traduction du philosophe lui-même, 1990, puis 2005), se situe en « dissidence » (*Spinoza, Poème de la pensée*) eu égard aux contemporains, ceux du philosophe né à Amsterdam en 1632 et mort en 1677 d'une maladie pulmonaire, et ceux d'Henri Meschonnic. Le chapitre 3 s'intitule « La critique comme forme de vie » et débute ainsi : « Le *Traité théologico-politique* n'est pas seulement, bien sûr, le traité du théologico-politique, c'est un traité contre le théologico-politique. » La poétique de la pensée part d'une critique de « l'appropriation d'une interprétation par un pouvoir » ; il en va de la liberté. Ainsi, avant d'aborder, dans le chapitre 5, le



“

« Spinoza redonne un sens inattendu à l'ancienne alliance du verbe connaître, en hébreu biblique, entre la joie du corps et la joie de la connaissance.

« latin de Spinoza » dans cette perspective, Henri Meschonnic se livre à un examen critique des interprétations de Spinoza par différents philosophes (Paul Ricœur, Gilles Deleuze, Emmanuel Levinas, Ferdinand Alquié, Robert Misrahi, entre autres) au chapitre 1 – « L'absence du langage chez 'les philosophes d'institut' est une absence de Spinoza » –, et ensuite dans « Règle de vie, règle de langage » (chapitre 2) et le chapitre 3 dont j'ai mentionné le titre plus haut. Il évalue également les éléments de contexte et, notamment, la question des langues connues et utilisées par Spinoza, l'hébreu, comme « langue d'étude », l'espagnol, non le portugais, comme « langue d'enfance », le « latin et le néerlandais » comme « langues d'adulte, et de pensée ». Henri Meschonnic apporte à sa lecture et traduction de Spinoza sa connaissance (et expérience de traduction) de l'hébreu. « Spinoza redonne un sens inattendu à l'ancienne alliance du verbe *connaître*, en hébreu biblique, entre la joie du corps et la joie de la connaissance. Un seul verbe, *yada'*, pour unir les deux plus grands affects, l'amour en acte et le connaître. Quand Spinoza le remarque, il ne tire pas cette notion vers l'amour intellectuel de Dieu. Il trouve une notion. Il en fait un concept. C'est la part de l'hébraïsme en lui. »

Le « continu affect-concept » sur lequel Henri Meschonnic insiste, chez Spinoza, s'inscrit dans la « théorie du langage » que chacun de ses ouvrages développe. C'est une vive critique du dualisme du signe, s'opposant au sens, selon la distinction d'Emile Benveniste. « Pour le latin de Spinoza, il importe de ne plus confondre *langue* et *discours*. » La poétique affirme le « continu corps-langage » et refuse de dissocier, – c'est là ce qui est impliqué par la référence au discours, dans la perspective de Benveniste, toujours –, sujet et langage. « En quoi l'invention continuée du langage par un sujet, et du sujet par le langage, est



Henri Meschonnic

l'éthique en acte de langage. » Henri Meschonnic affirme : « Spinoza, dans le langage maintenant, c'est l'héroïsme du sujet libre. » Et il note ensuite : « Une suite du divin contre le sacré. Très Exode III, 14. » Je renvoie à la note dont

il était question plus haut : « Le sacré, union fusionnelle des mots et des choses, de l'humain avec la nature, dans la divinisation des forces naturelles, chacune ayant son nom ; le divin, principe de la vie dans son pacte avec toute créature vivante. » (*Les Noms*, 2003.)

Pour prolonger cette réflexion, je signale la réédition, en septembre 2016, d'un ouvrage capital d'Henri Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie* (2004). Chalfert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2016. <http://revue-peut-etre.fr>

(Henri Meschonnic, *Spinoza, Poème de la pensée* (2002). Préface de Gérard Dessons. Paris : CNRS Editions, collection « Biblis », 2017.)

Anne Mounic

P O M P E S F U N È B R E S

Elie BENHAMOU

M A R B R E R I E



Caveaux et Monuments

Travaux dans tous les cimetières

Transports accélérés pour Israël

Contrats obsèques

24 heures sur 24

Tél. : 01 48 45 05 94

Fax : 01 48 45 10 00

30/32/34, av. du cimetière Parisien, 93500 PANTIN

Email : benhamou-pantin@wanadoo.fr

Comment peut-on être séfarade ?

Par Albert Bensoussan

Pierre Assouline a rencontré le 30 novembre 2015, au sein d'une délégation de Juifs séfarades, le roi d'Espagne Felipe VI et a été marqué – bouleversé – par cette phrase qu'il leur a adressée : « Vous nous avez manqué ! ». Se l'appliquant à lui-même, il s'est dit à son tour que l'Espagne lui manquait, et fort du décret de cette même année accordant, sous diverses conditions,

texte, présenté comme un roman, récit détaillé, documenté, averti, souvent cocasse – ainsi qu'il sied à la littérature picaresque qui fit la gloire de la république des lettres espagnoles –, dresse un bilan de l'idéologie séfarade et constitue une dernière mise au point identitaire sur ce que l'on appelle un Juif séfarade. Et comme toute l'œuvre romanesque de cet écrivain – qu'on songe à *Lutetia*, à *Double vie* ou à *Golem* –, elle tra-

cherchait des poux identitaires que j'étais un Séfarade, et la cause était entendue. Mais depuis l'essai éclairant de Victor Malka – *Les Juifs séfarades*, collection « Que sais-je ? », rien n'a été écrit d'aussi juste et d'aussi profond que ce *Retour à Séfarad*,¹ de Pierre Assouline qui, sous couvert d'une écriture romanesque, et avec tous les fards et les attraits du genre, constitue un brillant essai sur cet être diasporique que l'on appelle le Juif séfarade (par opposition au Juif ashkénaze, opposition qui, en Israël aujourd'hui, et à la faveur du brassage et du métissage, finit ou va finir par disparaître).

Et logiquement, la question posée à l'initiale est : que signifie ce mot Séfarad ? Assouline, en bon lecteur du *Tanakh*, a parcouru le livre des prophètes et retrouvé, chez Ovadia, la première, seule et unique mention de ce mot – un « hapax », dit-il : (1, 20) : « ... et les exilés de Jérusalem qui sont à Séfarad posséderont les villes du midi ». Sans qu'on sache, pas plus que de Tarsis (assimilé un temps à la communauté de Tartessos autour de Séville) où embarqua Jonas, quel territoire recouvre ce terme de Séfarad. Le même verset unit d'ailleurs le terme de Sarfat, par lequel on (depuis Rachi, rabbin de Troyes au XI^e siècle) s'accorde à désigner la France, et ces deux mots recouvrent des villes du Midi (qui se dit dans le texte « Négueve mot en le ramenant à la péninsule ibérique, et donc : va



Felipe VI, roi d'Espagne

la nationalité espagnole aux descendants des Juifs expulsés en 1492, produisant une longue liste de noms qui était comme un appel au retour, voilà qu'il a entrepris les démarches nécessaires à sa naturalisation. Son ralliement, s'inspirant du plus ancien de nos ancêtres, Abraham, s'exprime à travers un « Me voici ! », autrement dit *Hineni* en hébreu. Ce

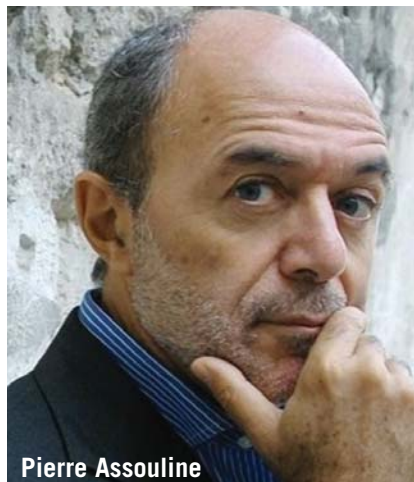
duit, peut-être plus encore que les autres romans, son inquiétude existentielle, lui qui, estimant que «er, au-delà du Maroc où il a vu le jour, l'ancrage sévillan de ses ancêtres. Pour ma part, depuis 1962 et l'afflux en France de ceux qu'on appelait, avec un rien de mépris, les « Pieds-noirs », je trouvais plus pratique, plus judicieux et plus juste de déclarer à qui me

pour l'Espagne ! Et notre protagoniste – Assouline, certes, toute proportion fictionnelle gardée – s'en va, en effet, sur les routes d'Espagne, avec pour seul bagage l'encombrante mémoire qui, de Figuiçà à Debdou en l'exil marocain de ses grands-parents, le renvoie inévitablement à Séville et la peau de taureau – ainsi qu'on nomme métaphoriquement la péninsule ibérique. Il y est contraint, car il se découvre, entre deux crises d'hypoglycémie, « ibérodépendant », et le voilà hantant les cercles sectateurs, les Séfarades Anonymes, où se regroupent les Traumatisés Sans Frontières – TSF, une ONG – et les Ashkénazes Anonymes qui vous saluent toujours d'un prudent « Comment ça va mal ? » (ce que ne manque jamais de me dire mon ami André Markowicz). Mais est-il seulement séfaraïde, ce Juif du Maroc ? Haïm Vidal Séphiha répugnait à qualifier de séfaraïdes d'autres Juifs que ceux de Turquie et des Balkans : on connaît ses positions tranchées sur le ladino, le judezmo et la haketia. Sauf que l'arabe aussi est une langue de Séfaraïde, elle est celle de Maïmonide (qui écrivait aussi, certes, en hébreu) dont l'Espagne célébra en grande pompe le 850^{ème} anniversaire de la naissance, à Cordoue, en l'an 1985, désigné comme « el Año Maimónides ». Et la langue espagnole, sa culture, ses codes, échappent quelque peu à notre néophyte. Ce livre est donc, en quelque sorte, un « Guide des Perplexes », pour ne pas dire un « Guide des Égarés ». Et nous parcourons ses pages en suivant les routes chaotiques de ce « fils bâ-tard » de Don Quichotte.

L'essence du roman, tel qu'il se dégage du chef d'œuvre de Cervantès, est la lutte sans relâche et sans grâce du héros seul contre tous – c'est la thèse de Georg Lukács, un Juif de Budapest, pour qui le héros de ce premier roman de l'âge moderne est seul face à l'altérité du monde : et c'est bien ce qu'est le protagoniste de *Retour à Séfaraïde*. Ce héros à l'œil bleu –

azul – et au patronyme berbère voit se dresser sur sa route deux obstacles infranchissables : le jambon, d'abord, qui est l'aliment clé et archétypique de l'Espagne, 1^{er} producteur et consommateur de l'Europe – l'Espagnol en consomme 67,9 kg par an contre 36,3kg pour le Français, précise Assouline – ; le jambon dont le film de Bigas Luna, *Jamón jamón* (1992), donne toute la mesure, et qui traduit bien ce « délire marrane » des convertis et nouveaux chrétiens qui, en le savourant publiquement, étalaient ainsi leur « ». Le poète majorquin Jaume Vidal Alcover – patronyme douteux, à l'évidence – disait que pour célébrer la Pâque chrétienne, lui et les siens sortaient devant leur porte en croquant du pain azyne – notre *matsa* – sur lequel ils étalaient une belle tranche de lard. Eh bien, Assouline ne franchira jamais cette épreuve initiatique : le cochon le fait gerber. Et quand une armée de jambons garde l'entrée du bar à tapas qui a supplanté un vieux mikvé, il s'interdira d'y entrer. « Dans le cochon, rien n'est bon », conclut avec bon sens le narrateur.

Deuxième obstacle, et d'une tout



Pierre Assouline

autre nature : l'antisémitisme viscéral des Espagnols, religieux et catholiques dans l'âme, avec justement cette célébration de Pâque où il convient de brûler Judas, un pantin de paille, en l'accablant d'obscurités tout en agitant des crécelles qu'on appelle *matajudíos* (*tue-juifs*) – et ma belle-mère, à Barcelone,

avait dans son armoire la sienne qu'elle appelait, en catalan, *matajueus*. À l'inverse, Assouline évoque ce maire de la minuscule commune de Matajudíos qui a changé le nom de celle-ci en Mota de Judíos (*mota* = colline). Ce qui n'empêche pas les trublions judéophobes de remplacer, parfois, le o par le a, par respect pour la tradition. La tradition antisémite, qui a pris depuis des années les couleurs de l'antisionisme¹ dont l'auteur nous donne une éclatante et navrante illustration en assistant, en 2017, au match de l'Euro Espagne-Israël disputé à Gijón, fleuron espagnol du boycott d'Israël et champion du BDS ay et le chahut barbare à l'encontre des joueurs israéliens – dont l'un pourtant s'appelait Marciano, fils de Murcie, Séfaraïde par antonomase – sonnent le glas de toute velléité de retour au pays.

Et puis l'Inquisition, tout de même, ses statuts de pureté de sang – la *limpieza de sangre* – qui, bien avant l'idéologie nazie, inventèrent le racisme biologique, et cette chasse forcenée au juif, alors même que les Juifs avaient été ex-

“

L'antisémitisme viscéral des Espagnols, religieux et catholiques dans l'âme.

pulsés, et qui s'exerçait à l'encontre des convertis et nouveaux-chrétiens toujours suspects de secrète fidélité. C'est ainsi que le grand-père de la plus célèbre mystique espagnole, Thérèse d'Avila, un Juif converti, fut accusé de pratiquer le judaïsme en secret, traduit devant le tribunal du Saint-Office et



Qui garantirait aux Séfarades réinstallés en Espagne qu'un éventuel rétablissement de la Monarchie absolue ne leur ferait par reprendre le chemin de l'exil – la valise ou le cercueil ?

condamné à porter l'infâme sanbenito jaune. Cervantès le Grand a tracé, non sans une amère ironie, la mémoire indélébile du chemin de croix (!) des crypto-juifs : le samedi, son héros, Don Quichotte, ne mange que des « deuils et brisures » (*duelos y quebrantos*), belle et juste métaphore de ce plat de porc qui représente forcément pour le nouveau chrétien le deuil du Chabbat et la brisure de la Loi juive. Pour redevenir espagnol, faut-il donc passer par cette mutilation ?

Et, *last but not least*, le décret d'expulsion de 1492 – qui signifia pour l'Espagne, selon Antonio Muñoz Molina (l'auteur de *Séfarade*, prix Jérusalem 2013), une « n'a jamais été révoqué, malgré toutes les démarches et sollicitations – la dernière, toute fictive (sauf que Philippe VI peut bien le prendre pour argent comptant), est précisément le pathétique appel abrogatoire du protagoniste du roman –, car un Roi ne demande jamais pardon. Qui garantirait aux Séfarades réinstallés en Espagne qu'un éventuel rétablissement de la Monarchie absolue ne leur ferait par reprendre le chemin de l'exil – la valise ou le cercueil ? Un dernier trait qui décourage toute velléité de retour : la plus belle des trois synagogues qui restent en Espagne est assurément celle de Tolède appelée Santa María la Blanca, qualifiée de « chef d'œuvre de l'art mudéjar » par l'historienne de l'art Geneviève

Barbé («gée au XII^e siècle par l'*almoxarife* – collecteur d'impôts – Yossef Abenxuxen, mon probable ancêtre).ⁱⁱ Eh bien ! cette synagogue devenue église désaffectée et qui n'est désormais qu'une curiosité touristique, malgré toutes les démarches des responsables des communautés juives d'Espagne, l'Église ne veut pas la restituer. À l'inverse de cet oratoire de Palerme – la capitale d'une Sicile rattachée naguère à la couronne espagnole –, dépendance d'une église qui fut bâtie sur les ruines d'une synagogue, que son archevêque vient de restituer aux Juifs pour y restaurer leur lieu de culte.

Et si tout cela n'avait été qu'un rêve ? Un rêve qui renforce l'appartenance du scribe à sa patrie véritable qui ne saurait être que la langue dans laquelle il s'exprime. « La langue française est ma patrie », disait l'écrivain méditerranéen Gabriel Audisio. Dont acte. D'autant qu'Assouline tombe sur la thèse d'un chercheur italien qui prétend que Séfarad n'est qu'un mythe, « un espace indéfini résultant d'une erreur d'interprétation biblique », au demeurant utilitaire et politique. Le décret de 1924 instaurant la loi du retour, et qui permit au temps des persécutions nazies et vichyssoises de sauver tant de Juifs, qui n'étaient d'ailleurs pas nécessairement séfarades, puis le décret de 2015 proposant un passeport espagnol aux descendants des expulsés de

1492, n'obéiraient qu'à un opportunisme politique. Une sorte de joker qui donna bonne conscience au franquisme (quelque 30 000 Juifs dans les années 40 durent leur salut au passeport espagnol, dont les illustres hispanisants Maurice Molho et Henry Méchoulan) et, aujourd'hui, à une Espagne qui se verrait bien arbitre et partie prenante des affaires du Moyen Orient. Bah ! ce récit est une fiction, et en tant que telle il bâtit son propre mythe, son rêve fou, le fantasme d'un écrivain. Pierre Assouline, qui nous fait si bien entrer dans la danse, avec tout le talent qu'on lui connaît et sa belle écriture, nous entraîne dans un périple que nos temps modernes qualifieraient de *road movie* si le terme de *novela picaresca* ne convenait mieux à ces aventures que, pour mieux dire, tant les moulins à vent y tournoient à l'horizon, on qualifierait même de quichottesques. En enfant naturel de Cervantès. Une bonne partie du livre se passe, d'ailleurs, à l'Instituto Cervantes de Paris, où ce séfarad-parano perfectionne, tant bien que mal, son espagnol. Et le Quichotte, en dernière analyse, nous apparaît bien comme la défense et illustration de la liberté, et le roman d'un homme libre. Ce qu'est à l'évidence Pierre Assouline.

Albert Bensoussan

--

ⁱ Pierre Assouline, *Retour à Séfarad*, Gallimard, 2018, 444 p., 22

^v La romancière Rosa Montero écrit dans *El País* du 12 décembre 2006 : « Je crains que la phobie anti-israélienne ne devienne un nouveau signe d'identité pour une certaine pseudo-gauche » (Sospecho que la fobia anti-israelí se está convirtiendo en la nueva seña de identidad de cierta pseudo-izquierda, *Identidad*). Et sur ce plan-là France et Espagne se donnent la main.

^{vi} Cf. Pilar León Tello, *Judíos de Toledo*, Madrid, Instituto Arias Montano, 1979.

L'esprit israélien

C'était dans les lendemains de la guerre des Six jours et des bouleversements de toutes sortes qu'elle allait provoquer notamment dans les relations de l'Etat d'Israël avec les communautés de diaspora. Amos Elon, l'un des journalistes les plus connus du pays, correspondant du Haaretz à Washington, New York, Bonn et Varsovie décide de dresser dans un livre sur les Israéliens, le portrait d'un peuple. C'était bien la première fois qu'était analysée dans ses différentes dimensions la personnalité de l'Israélien nouveau, le conflit de générations dans le pays ainsi que la naissance et le développement de la nation. Elon résumait les choses en écrivant que le nouveau pays lui paraissait être « une pièce de Tchekhov adaptée par Durrenmatt ». C'était l'époque (1965) où dans la vie quotidienne d'Israël, des échos d'Europe orientale se faisaient entendre. Elon cite notamment la saveur de la politique du pays, ses traditions de radicalisme social, la propension des gens aux discussions passionnées et leur foi dans l'idéologie... Jusque là, la vie était plutôt conforme à ce qu'en disait l'écrivain Mendele Mokher Sfarim : « Une vie affreuse, sans plaisir ni satisfaction, sans splendeur, sans lumière, une vie qui a un goût de soupe sans chaleur, sans sel ni épices ».

Elon évoquait également la crise morale qui affectera la société israélienne « pour une longue période à

venir ». En même temps, il ajoutait que le traumatisme de la Shoah « laisse une marque indélébile sur la psychologie nationale, sur le ton et le contenu de la vie publique ». Et le confrère concluait son analyse en écrivant : « La mémoire, source majeure de l'inspiration sioniste, demeure une des principales ressources d'Israël ».

Cinquante ans plus tard, c'est à un travail relativement similaire dans ses intentions que se livre Alon Gratch dans l'ouvrage « The Israeli Mind » écrit en anglais et qui vient d'être traduit en hébreu : (Haroch Hayehoudi (Editions Devir, Tel Aviv).

Gratch a vécu quelques années en Israël avec sa famille avant de décider un jour de refaire ses valises pour s'installer aux Etats Unis. Lui-même et son épouse y exercent la profession de psychologue. Le livre commence par le récit de la bar mitsva du fils d'Alon, vécue et racontée non comme un événement si peu que ce soit religieux – les Gratch se revendiquent délibérément comme non religieux – mais comme un passage convenu dans la vie d'un adolescent juif. Les parents ne voient dans la cérémonie aucune notion de mitsva. Pour la circonstance, ils ont simplement demandé à un certain nombre de leurs proches et de leurs amis de formuler des conseils au jeune adolescent « qui va devenir un homme, puisque c'est là au fond la véritable vocation de la Bar Mitsva ».

Quand il décide de consacrer un ouvrage à l'étude de la personnalité israélienne, Gratch se « plonge » nous dit-il, dans tout ce qui concerne Israël. Il lit des centaines de documents universitaires relatifs à l'histoire, à la sociologie, à l'anthropologie et à la psychologie du pays. Il analyse des études de science politique, des livres consacrés à l'éducation et à la vie littéraire. Mais dès les premières pages, le lecteur découvre un auteur violemment critique à l'égard des choix faits par le pays. Alors qu'il ne cherche, à l'en croire, qu'à comprendre les différentes dimensions du caractère natio-



nal, il rappelle que de nombreux diplomates étrangers – sans parler de responsables américains tels que Carter, Baker et Lincoln – ont jugé sévèrement les Israéliens. On les traite d'agressifs, vaniteux, guère disposés à l'arrangement, méfiants, provocateurs...

Et même s'il se définit comme non religieux, Alon Gratch ne rechigne pas à rappeler les mises en garde pacifiques adressées au peuple par les prophètes bibliques Isaïe et Jérémie.

Gratch reconnaît – c'est bien le moins – que le sionisme a réussi à implanter une démocratie pétillante au cœur d'une population ennemie. De plus, Israël parvient à obtenir des résultats impressionnants dans les domaines les plus divers : le militaire, la musique, l'architecture, la médecine, la science mathématique etc.

Mais Gratch insiste sur l'importance qu'il y a pour Israël de reconnaître les Palestiniens et de faire les concessions nécessaires pour parvenir à la paix. « Il faut que l'esprit israélien soit attentif au tic-tac de l'horloge démographique des Palestiniens ».

Gratch est frappé par l'envie « démesurée » dont font preuve les Israéliens dans leur course à la réussite individuelle. Et pourquoi dans les débats à la radio ou à la télévision « parlent-ils tous en même temps au point qu'on ne sait pas, in fine, qui a dit quoi ».

V.M

“

« Il faut que l'esprit israélien soit attentif au tic-tac de l'horloge démographique des Palestiniens ».

Me voici- (Hinnéni)

Par Naïm Kattan



Jonathan Safran Foer

Une nouvelle génération d'écrivains juifs des Etats-Unis prend la suite de ceux qui ont donné son élan et son caractère à la littérature juive et tout autant à la littérature américaine contemporaine. Jonathan Safran Foer et Nicole Krauss succèdent à Saul Bellow, Bernard Malamud et Philip Roth. Ces derniers ont tenté et réussi à produire des romans et des essais où le judaïsme et l'Amérique se retrouvent sans se dédoubler. Et ce n'est pas le simple mot d'esprit que Bernard Malamud avait lancé : Les Américains sont juifs.

Jonathan Safran Foer et celle qui fut sa femme et mère de ses enfants Nicole Krauss appartiennent à une nouvelle réalité. Ils cherchent à l'appréhender, à la comprendre et à l'exprimer. Ils ont tous les deux remarquablement réussi. Ils se sont séparés et il écrivent l'un et l'autre des romans pour en rendre compte. Celui de Jonathan reprend le terme biblique *Me voici, hinneni* pour affirmer comme Abraham sa disponibilité à Dieu. Celui de Nicole Krauss *Forest Dark* sera bientôt disponible en traduction française. Les deux livres ont connu de vifs succès aux Etats-Unis.

Dans ses précédents romans, Foer fait état et a analysé le judaïsme tel qu'il l'a reçu et l'a vécu. La mémoire occupe une place prépondérante, essentielle. Il décide de visiter l'Ukraine à la recherche de la maison de ses

grands parents sans révéler son identité à ceux qu'il rencontre. Son nouveau roman est une intégration de sa vie d'époux, de père juif et américain. Nombreuses sont les pages consacrées à la préparation de la bar mitsvah de son fils, un garçon accusé d'avoir proféré des termes racistes à l'école. Le romancier redécouvre le judaïsme pour l'intégrer à sa vie. Lecture de la Bible, volonté de prendre la mesure du poids d'Israël. Il multiplie les dialogues, les anecdotes, les affirmations qui

passent d'une lecture de textes sacrés à des banalités du quotidien. Recherche et retour au patrimoine ? Ou recours dans la réalisation de l'absence d'une communauté. Foer nous fait tenir compte qu'on est juif pour et contre tout.

Qu'on l'affirme ou qu'on le nie, le juif persiste en nous. L'appartenance ne joue pas de fonction. Elle resurgit comme interrogation. Le style d'écriture de Foer est divers et multiple. Efficace dans

“

Le judaïsme de Foer se déploie dans divers temps et divers espaces.

Il est interrogation et illumination.

tombent comme des sentences. Exemples : « Comment jouer la tristesse . Elle n'existe pas, alors cachez-la comme une tumeur. Comment jouer la peur. Comme si c'était pour rire. »

En dépit du nombre de ses pages, ce roman ne semble pas assez long. Une apparente dispersion qui, en fait, est une quête qui se poursuit dans l'esprit du lecteur longtemps après l'avoir parcouru. Le judaïsme de Foer se déploie dans divers temps et divers espaces. Il est interrogation et illumination. L'auteur maîtrise puissamment son écriture. On

ma mise à nu. Rien n'échappe à ce réel de la prière à la pornographie. Nous sommes à l'époque de l'ordinateur qui met en scène tout autant la rue américaine que la violence au Moyen Orient. L'ironie côtoie les drames qui naissent tout à tour du tragique. Ce livre nous fait vivre le déchirement et le sourire, l'émotion et la curiosité. Foer est un écrivain d'une immense richesse. Qui nous interroge et nous incite à nous interroger. (*Me voici*, roman par Jonathan Safran Foer, traduit de l'anglais par Stéphane Roques, Editions de l'Olivier, Paris, 747 pages)

Bagatelles pour un écrivain

Par Ami Bouganim

Ces pages d'Information juive étaient montées quand les éditions Gallimard ont pris la décision de « suspendre » le projet d'édition des pamphlets antisémites de Louis-Ferdinand Céline.

Sous le feu des critiques depuis des semaines, Antoine Gallimard a pris cette décision, dit-il, au nom de sa liberté d'éditeur, jugeant que

« les conditions méthodologiques et mémorielles ne sont pas réunies pour envisager cette édition sereinement ».

Nous avons conservé les réactions d'un certain nombre de nos collaborateurs d'autant qu'il ne s'agit de la part de l'éditeur que d'une « suspension » et non d'un renoncement pur et simple à ce projet.

Les Editions Gallimard ont annoncé leur intention de procéder à la réédition de l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, notamment des trois pamphlets antisémites Bagatelles pour un massacre, L'Ecole des cadavres et Les beaux draps. Cette décision a donné lieu à une longue polémique. Rappelons que ces livres avaient été édités

en 1937, 1938 et en 1941 et que Céline lui-même avait toujours refusé qu'ils fassent l'objet d'une nouvelle publication.

Nous avons demandé à nombre de nos collaborateurs et à des écrivains quelle était leur opinion face au projet des Editions Gallimard. Voici leurs réponses.

Ce n'est qu'un écrivain, un malheureux écrivain, un malheureux écrivain, un égreneur de mots, un producteur de texte. Je souhaite qu'on arrête, pour pasticher Céline, de m'ennuyer avec tous ces porte-plumes dont je ne sais plus qui porte

la plume et qui la fait porter à un nègre. Ce n'est pas parce qu'on vend des livres plutôt que des millefeuilles qu'on est meilleur, noble, honnête... mentsch. Sur l'île isolée, je prendrais plus volontiers avec moi un bon pâtissier de millefeuilles qu'un écrivain, parce que je préférerais mourir, je

l'avoue, avec la délicieuse crème entre les pâtes feuilletées dans la bouche que d'une indigestion littéraire. L'obésité et le diabète ont entamé le prestige des millefeuilles, la monstrueuse prolifération des éditeurs et des auteurs celle des livres.



Louis-Ferdinand Céline

“

Ce n'est ni Kafka ni Camus. Tout juste, un avorton de Rabelais, plus réussi que son maître ès scatologie.



Tous deux n'étaient pas moins antisémites qu'une large partie de la classe intellectuelle dans la première moitié du XXe siècle.

Sans parler des réseaux sociaux, des blogs de droite et de gauche, des magazines en ligne. Moi, Céline, je n'achèterai pas ses livres. D'abord parce que je les ai lus du temps où j'avais quelque considération pour le... lecteur sur papier, ensuite parce que je me suis mis sur... tablette et que ses livres, ses détracteurs ne le savent peut-être pas, sont en ligne gratuitement ou le seront demain. Céline présente à mes yeux un certain mérite. Celui d'avoir fait des cénaclés, salons et tribunes littéraires une marre où il jetait ses bouquins en guise de pavés. Sans cela, je ne vois pas vraiment son intérêt dans ce tournis des livres qui est en train de me donner la... nausée.

Plus sérieusement, par respect pour Malka, Céline est un style, un talent... un écrivain. Ses livres sont désormais destinés à ceux qui s'intéressent à la variété des voix littéraires françaises. On ne peut pas plus l'écarter que Genet ou Robbe-Grillet. Il est de ces auteurs qui sollicitent les lecteurs se doublant de critiques littéraires. Ce n'est ni Kafka ni Camus. Tout juste, un avorton de Rabelais, plus réussi que son maître ès scatologie. Il sera incontournable quand l'on viendra à étudier les bégaiements et les rôles de la narration romanesque avant qu'elle ne crève sous les assauts de la mauvaise littérature de marché, des ateliers de nègres et des variations autobiographiques des grandes vedettes des médias ou du cinéma. Son *Voyage au bout de la nuit* est davantage qu'un livre, c'est un document sur la littérature. L'auteur sort d'on ne sait quelle arrière-cour pour laver le

linge sale qui s'est accumulé dans son âme et l'étendre sur des pages et des pages. Il nous associe aux démêlés entre tous ces pantins humains pour lesquels le sens gît dans une mémoire éreintée sinon délabrée.

Dans son *Entretiens avec le Professeur Y*, Céline mobilise une intelligence tant excédée par le manège des gens du livre qu'elle bascule dans la vulgarité pour détailler leurs vices et leurs tares. Il prend un ton hâbleur pour railler le succès des livres chromos, régler ses comptes avec les mantes religieuses Mauriac et Claudel, dénoncer la richesse de Gallimard et la bonne vie de Paulhan. Sans grandes illusions sur son propre talent, encore moins sur son immortalité, il est en quête d'une trouvaille qui abatrait le roman et la trouve dans la restitution de « l'émotion du "parlé" à travers l'écrit » par des points de suspension... Une théorie poétique comme un autre, qu'il illustre un peu cavalièrement, réclamant pour le style littéraire, indûment soumis aux stances de l'Académie, la même liberté que celle dont jouissent les beaux-arts. Il dénonce ceux qui, se prenant pour de grands écrivains, n'auraient que mépris pour tous ceux qui remplissent « des pages entières de critiques chèrement payées », « confusieux, scrifoilleux-la-honte !... repouah ! pouah !... » qui « valaient pas leur bic ! leur rechange de bic ! gâteux avant l'heure ! tous et toutes !... essoufflés, gaffeurs, plagiaires, encombreurs de Quais !... » Ce texte se pose aussi en parodie des confessions, telles celles de Pascal qui eut sa révélation sur le pont de Neuilly, après un accident :

Céline dans de beaux draps

Par Jean-Luc Allouche *

J'ai eu le rare privilège, par la grâce de condisciples royalistes et fascistes déclarés et bien intentionnés, de lire *Bagatelles pour un massacre* au lycée. Sans oublier *Mein Kampf* et quelques gracieusetés maurassiennes. Il est vrai que « mes » antisémites étaient gens de bonne compagnie, alors.

Si *Voyage au bout de la nuit* m'avait foudroyé, les éruptions de Céline ne soulevèrent en moi qu'un long bâillement. Lecteur impénitent de Paul Nizan, j'ai relevé, depuis, sa notation prémonitoire à propos du *Voyage* : « Cette révolte pure peut le mener n'importe où : parmi nous [les communistes], contre nous, ou nulle part... » (*l'Humanité*, 9 décembre 1932). Et certes, contre tous et parvenu nulle part, sinon à Sigma-ringen, Céline s'est égaré, embourbé, discrédité.

Pour autant, son génie réel absout-il ses forfaitures ? Non.

Son génie indubitable relève-t-il de la littérature ? Oui.

Après tout, comme dit Léon Daudet (décidément, j'ai des lectures fort peu correctes), « la vraie bibliothèque n'est pas rose ». La vie, non plus, d'ailleurs...

Publier ses infamies ? Pourquoi pas ? Avec l'appareil critique, etc. – il y a des spécialistes pour cela. De toute façon, les véritables antisémites d'aujourd'hui ne le liront pas, n'en ont pas besoin. Eux laissent nos cadavres devant nos écoles.

*Jean-Luc Allouche, journaliste, traducteur de l'hébreu, auteur. Prochain ouvrage à paraître :

Le Roman de Moïse, Albin Michel, avril 2018.

« La révélation de mon génie », déclare Céline, « je la dois à la station Pigalle... »

Céline produit des livres où son univers se calcine. Sa narration est cramoisie. Ses phrases décousues. Ses mots enduits de crachats. Son désenchantement est général. Il est tellement morbide qu'il ne sait pas entrouvrir un sourire dans son texte. Il barbouille ses lecteurs de ses déboires, de ses peines et de mots qu'il prend soin de racler avant de les leur balancer au visage. Il ne les traîne dans un univers où l'ennui culmine dans le crime et la méchanceté dans la guerre que parce qu'il hante une humanité pestilentielle où l'homme serait incurablement pleureur. Plus râleur que raciste, Céline était un auteur excédé. Il aurait pu être nihiliste si seulement on le lui avait permis. Or on a tenté de l'entraîner, coûte que coûte, du côté de l'anarchie conséquente, c'est-à-dire totalitaire. Son mérite a consisté à retourner vite à l'arrière-cour du grand monde, n'attendant rien ni personne, pour s'imposer comme un virtuose de la narration domestique, de ses personnages, de leurs misères et de leurs petites choses. Il harcèle tant son lecteur qu'il le contraint à lui concéder du talent. Il devait bien s'entendre avec Gaston (Gallimard) pour se permettre d'écrire ce qu'il en dit et mériter quand même d'être publié par lui.

Tous deux n'étaient pas moins antisémites qu'une large partie de la classe intellectuelle dans la première moitié du XX^e siècle. Ces gens-là n'avaient pas de curiosité pour les mœurs juives, les motivations et les prétentions qui les tramaient, sinon que celles-ci, préchrétiennes, les irritaient même quand ils n'étaient plus pratiquants et se déclaraient athées. Ils se seraient pas plus intéressés à eux qu'aux gitans s'ils étaient restés dans leur ghetto, assumant leur condition de parias, sans chercher à s'insérer dans les cercles militaires, les laboratoires de recherche, les places financières. C'étaient ces derniers qui excitaient l'allergie antisémite dans les glauques milieux littéraires. On leur trouvait je ne sais quels côtés caricaturaux, qu'ils rail-



Le martyr de la Shoah ne nous donne que le droit de nous poser en témoins vigilants d'une Passion vécue dans le silence et dans ce que meilleurs que moi ont nommé « l'éclipse de Dieu »

laient et dont ils s'irritaient. Hannah Arendt qui avait expérimenté « l'émigration intérieure » en passant de l'Allemagne en France broyait les grandes lignes de ce statut de « parvenu » qui guettait le « paria ». C'étaient ses traits qui la dérangentent chez elle et rebutaient les antisémites du genre de Céline.

Près de quatre-vingts ans plus tard, on n'a pas encore poussé la déconstruction de l'antisémitisme dans ses retranchements théologico-socio-politiques, ne serait-ce que pour saisir les ressorts qui lui impriment des excès aussi sauvages. « Nos morts sont encore posés devant nous », les crématoires brûlent toujours dans nos intérieurs, nos âmes sont encore tatouées... le deuil n'est pas près de se terminer et la demande de répudiation des livres de Céline est un autre signe – somme toute mineur – qu'on ne s'est pas encore remis. Ce débat évoque les rebondissements du débat autour de Heidegger. Céline n'était pas l'auteur le plus antisémite et plutôt que d'incriminer sa repentance – parce que lui au moins a laissé des lettres pour se blanchir – et de s'opposer à la réédition de ses livres, que ne publie-t-on des œuvres plus éloquentes que celles de Céline ?! Arendt voyait en Heidegger, autrement plus important, une victime du romantisme allemand qui ne cesse de provoquer des régressions chez les plus enthousiastes de ses partisans caressant des vocations extraordinaires : « Heidegger est de fait (espérons-le) le dernier romantique –

semblable à un Friedrich Von Schlegel ou à un Adam Müller aux gigantesques talents dont la totale irresponsabilité relevait d'une frivolité due en partie à la folie du génie, en partie au désespoir¹. » Elle assimile Heidegger à un pauvre renard si peu rusé qu'il ne distingue pas entre un piège de l'autre, tombant par cécité dans tous les pièges, et qui lassé d'être la victime se terre dans un chalet en guise de piège où il tente d'attirer ses hôtes. Arendt était trop intelligente – talentueuse – pour en vouloir au génie et à ses excès, de même qu'à la « banalité » de ses débordements. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de s'opposer à la publication des livres de Heidegger. En revanche, elle lui dédiait les siens.

Le martyr de la Shoah ne nous donne que le droit de nous poser en témoins vigilants d'une Passion vécue dans le silence et dans ce que meilleurs que moi ont nommé « l'éclipse de Dieu ». Il ne nous accorde sûrement pas celui de nous poser en censeurs – la fantastique dissémination orale-écrite du Talmud nous l'interdit – pour ne point parler du droit à la bêtise – parce que j'en suis à me demander si ceux qui mènent campagne contre la réédition des livres nauséabonds de Céline se doutent qu'ils orchestrent la meilleure campagne publicitaire sur son œuvre et surtout s'ils savent qu'on ne censure pas... des points de suspension.

Ami Bouganim
Ecrivain, philosophe



CINÉMA

A Jérusalem, une femme en quête d'amour

Par Elie Korchia

Personnage atypique et unique dans le milieu du cinéma, la réalisatrice juive orthodoxe Rama Burshtein - née à New York dans une famille juive laïque en 1967 avant de partir étudier le cinéma à Jérusalem à l'âge de 20 ans - signe avec *The wedding plan* un deuxième film attachant et émouvant, qui a de nouveau pour toile de fond la communauté juive orthodoxe de tradition hassidique, au sein de laquelle elle vit depuis son retour à la religion au milieu des années 90.

Voulant faire entendre «une voix de l'intérieur», cette fan de Quentin Tarantino avait en effet déjà consacré son premier film à sa communauté religieuse en 2012, avec le très remarqué *Le cœur a ses raisons*.

Présentée au festival de Venise, cette première œuvre poignante y avait été ovationnée par la critique internationale et son actrice principale, Hadass Yaron, y avait reçu la coupe Volpi de la meilleure actrice.

On découvrait alors, au sein de la communauté hassidique de Gour à Tel-Aviv, une jeune femme prénommée Shira, dont la sœur aînée Esther venait de décéder après avoir mis au monde son premier enfant, et qui se retrouvait poussée à devoir épouser son beau-frère Yoshai, prise en tenaille entre le cœur et la raison...

Davantage tourné vers la comédie romantique, *The wedding plan* nous conte l'histoire de Michal (brillamment interprétée par Noa Koler, lauréate pour ce rôle de l'Ophir de la meilleure actrice en Israël), qui s'apprête à se marier avec son fiancé, Gidi, au sein de la communauté juive hassidique de Jérusalem.

Hélas, alors que le couple se retrouve attablé pour choisir les mets du mariage, Gidi fait soudainement savoir à sa promise qu'il n'est pas amoureux d'elle et brise par là-même leur relation, au grand désespoir de la jeune femme qui, à l'âge de 32 ans, pensait avoir enfin trouvé l'amour et pouvoir bâtir le foyer dont elle rêve.

Il en faudrait toutefois beaucoup plus pour décourager la dynamique et fantasque Michal, qui décide de maintenir malgré tout les préparatifs de la cérémonie, en faisant le pari fou que le Tout puissant l'aidera à trouver son futur époux avant la date du mariage prévu pour le 8ème jour de la fête de Hanoukka, soit 22 jours plus tard !

Tout comme pour son premier film, Rama Burshtein s'attache une nouvelle fois à décrire le parcours initiatique d'une femme qui a la foi chevillée au corps, décrivant ici son héroïne comme un être follement passionné qui part à la recherche de son âme sœur avec fougue, opiniâtreté et idéal.

Sans vouloir déflorer la trame scénaristique du film – dont l'issue est à l'évidence moins essentielle que le cheminement – on observera qu'il n'est ni féministe ni anti-féministe, sa portée universelle dépassant largement le milieu de la communauté juive orthodoxe dans lequel il se déroule.

On notera aussi avec intérêt la volonté exprimée par la cinéaste de mettre toujours en accord son travail et sa foi religieuse, se faisant un point d'honneur à respecter la halakha (loi juive) sur son plateau de tournage, ou encore à faire en sorte que ses films ne soient jamais programmés en Israël durant chabbat.

Plus qu'une quête d'amour - de Jérusalem à Ouman en Ukraine, où Michal partira pèleriner sur la tombe du Rabbi hassidique Nahman de Breslev - il s'agit en réalité ici d'une quête de vérité pour cette jeune femme, qui va mettre sa foi et sa vie à l'épreuve, à quelques jours de Hanoukka et du miracle qu'il symbolise.

Certes moins puissant que n'a pu l'être *Mariage tardif* (réalisé en 2001 par Dover Kosashvili et porté à l'époque par l'inoubliable Ronit Elkabetz), ce second film de Rama Burshtein s'affiche toutefois comme une agréable surprise et mérite assurément d'être visionné, démontrant avec force – et sous couvert de comédie – que l'espoir est une vertu cardinale qui ne doit jamais nous abandonner.



LUC ROSENZWEIG.

Journaliste :

« Il est certain que la stratégie de Barack Obama qui voulait tordre le bras des Israéliens a échoué »

Pascal Praud.

Journaliste :

« Twitter est la Kommandantur en 41. On vient pour dénoncer »

Dimitri Avramopoulos.

Commissaire européen à la migration :

« L'Union européenne a accordé sa protection à plus de 700.000 personnes l'an dernier. Nous n'arrêterons jamais l'immigration »

Elisabeth Badinter.

Philosophe :

« Voyez-vous les Français manifester quand des meurtres à caractère antisémite sont commis ? »

Anne Roumanoff.

Humoriste :

« Le problème au Moyen Orient c'est qu'ils ont mis la charia avant l'hébreu »

Walter Schneider.

Historien américain :

« Choisir la violence pour mettre fin à des inégalités sociales ou

des situations d'oppression est un choix – le plus mauvais même s'il est le plus fréquent dans l'histoire »

Emmanuel Macron.

Président de la République :

« Je ne céderai rien ni aux faibles, ni aux cyniques ni aux extrêmes ».

Ségolène Royal.

Ancienne ministre :

« J'ai un point commun avec Macron, celui des gens qui

bossent, qui maîtrisent leurs sujets et ne font pas d'embrouilles ».

François.

Pape :

« Marie et Joseph qui n'avaient pas de place, furent les premiers à qui Dieu a donné des papiers d'identité »

Gérard Larcher.

Président du Sénat :

« Le France court le risque de l'islamisme radical, pas celui d'une laïcité radicale ».



Roger Salomon WARGA

POMPES FUNEBRES - MARBRERIE

*Agrées par la Préfecture de Paris et Seine-St-Denis
Habilitation n°02.75.021*

A votre service 24h/24h
Nous vous évitons toutes démarches

*Organisation rapide des obsèques Paris, Province, Etranger
Transports accélérés pour inhumations en Israël*

30 monuments en exposition

AU CIMETIERE DE PANTIN
24-26, av. du Cimetière Parisien
93500 Pantin
Tél. 01 48 40 38 44 +

A PARIS
15, rue Malher - 75004 Paris
(Métro Saint-Paul)
Tél. 01 42 77 98 00 +

Montre en main

Yossi Beilin est un ancien ministre d'Israël qui a joué un rôle important dans l'élaboration des accords d'Oslo. Il en a été, en vérité, l'un des architectes avec Shimon Pérès. Depuis lors, il a quitté la vie politique mais il continue à en commenter les évolutions notamment dans les colonnes du quotidien Israël Hayom.



Yossi Beilin

Reçu le 27 décembre dernier à la télévision israélienne dans l'émission qu'anime l'un des plus brillants journalistes d'Israël, Rafi Reschef, Beilin raconta, en essayant ses larmes, l'histoire suivante :

C'était au lendemain de la guerre des Six jours. Je venais d'être envoyé avec les hommes que je commandais sur le front syrien, sur le plateau du Golan. La nuit est en train de tomber quand se dressent devant nous trois soldats syriens. Ils sont manifestement exténués et nous n'avons aucun mal à les arrêter. C'est alors que l'un de mes hommes tente d'arracher du poignet d'un prisonnier syrien une montre.

Je donnai immédiatement à ce soldat l'ordre d'arrêter

- Mais pourquoi chef, c'est ce qu'ils auraient fait s'ils nous avaient faits prisonniers !

- Parce que ce que tu voulais faire n'est pas juif !

Rafi Reschef intervient :

- Et cinquante ans plus tard, cela vous fait encore pleurer ?

- C'est un des épisodes de la guerre des Six jours que je n'ai jamais oublié !

Doctor Agnon

Une habitude – à l'origine britannique – a été prise dans la société israélienne de se faire appeler Doctor dès lors que vous avez présenté à l'université, avec succès, le moindre diplôme de troisième cycle. Et il importe peu que votre recherche ait porté sur les bananes dans le commerce en Basse Provence ou bien sur l'évolutions de la presse israélienne face aux réseaux sociaux.

Cela nous remet en mémoire l'histoire arrivée un jour à l'écrivain Shmouel Yossef Agnon avant que le prix Nobel de littérature ne couronne son œuvre.

L'animateur de la soirée à laquelle Agnon avait accepté de participer prend la parole :

- Le docteur Agnon souhaite...

- Je ne suis pas docteur, intervient l'écrivain.

- L'animateur reprend la parole :

- Le professeur Agnon veut...

- Je ne suis ni docteur ni professeur. Je ne suis qu'un simple fidèle qui souhaite que le public s'abstienne de fumer par respect du shabbat.

Agnon avait l'habitude de dire à ce propos : « Le titre de docteur constitue, pour certains écrivains, une sorte de parapluie. Ils ont peur que la pluie les surprenne, dans la rue, sans leur pépin ».



Shmouel Yossef Agnon

Question de sondage

Les experts définissent comme « sans précédent » la crise qui frappe aujourd'hui les relations des juifs réformés et les juifs orthodoxes. Le débat est relativement violent et plein de menaces. Les responsables des organisations réformées parlent comme si elles avaient en vérité les solutions de toutes les difficultés auxquelles est confronté aujourd'hui le judaïsme. Or, c'est loin d'être le cas.

La preuve en a été apportée fin décembre dans un sondage réalisé aux Etats Unis. Quelques uns des résultats de ce sondage devraient inspirer plus d'humilité aux juifs réformés. 40 % d'entre eux déclarent n'avoir « aucune espèce de sentiment pour l'Etat d'Israël ». Ils ne se sont jamais rendus dans ce pays.

Les auteurs du sondage notent que 40 % des juifs sont installés aux Etats Unis, 43 % en Israël et 17 % dans le reste du monde.

N'importe quoi

Il y a cinq décennies, l'écrivain François Mauriac écrivait dans le tome 2 de son Bloc Notes : « C'est un temps où n'importe qui écrit n'importe quoi ». Que dirait-il aujourd'hui en consultant les réseaux sociaux ou en visitant telle exposition où Mme Hidalgo vend des balivernes ?

Un diplomate lucide

On veut parler de M. Magnus Halgern, nouvel ambassadeur de Suède en Israël et qui a proclamé haut et fort : « Si un juif en Suède a peur de porter une kippa, cela signifie que nous avons échoué ».



**GRÂCE À VOS DONNÉS ET LEGS
NOUS CONSTRUIRONS
ENSEMBLE
LES PROJETS DE DEMAIN**

**FAITES UN DON OU UN LEGS AU CONSISTOIRE
APPELEZ LE 01.40.82.26.42
(Discretion assurée)**



**J'AIME
MA COMMUNAUTÉ**

**JE SOUTIENS
MA COMMUNAUTÉ**

**JE N'OUBLIE PAS DE
RÉGULARISER MES
PROMESSES DE DON**

**JE DÉDUIS 66% DU DON
GRÂCE AU REÇU CERFA**

DONNONS À NOTRE COMMUNAUTÉ

17 RUE SAINT-GEORGES 75009 PARIS TEL : 01 40 82 26 23
(LIBELLEZ VOS CHÈQUES À L'ORDRE DE ACIP)

OU PAR INTERNET **WWW.CONSISTOIRE.ORG**

**CERFA PERMETTANT LA DÉDUCTIBILITÉ DE VOTRE DON À 66%
POUR 100 € DONNÉS CELA NE VOUS COÛTE QUE 33 €**

